



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 445 mars 2022

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE



© Cliniques Saint-Luc

Leila Belkhir, spécialiste covid :

« J'ai de la chance. Je dois la partager »

*Lisette Lombé,
la poétesse qui
décorsète le slam*



© ALCOCK



*François Van Sull,
le marin qui combat
les pirates de la mer*

© Sea Shepherd Conservation Society

*Pascale Seys,
la philosophe qui fait
penser la radio*



© Pascale SEYS



© StartupStockPhotos de Pixabay

Édito

AIMEZ-VOUS L'APPEL ?

Pour quelles raisons lit-on *L'appel* ? Qu'est-ce qui amène, chaque mois, nos abonné-e-s et nos lecteurs occasionnels à se plonger dans notre magazine ? Qu'y découvrent-ils qu'ils ne trouvent pas ailleurs ? Et puis, qui sont celles et ceux qui nous lisent ? À quoi ressemblent toutes ces personnes ?

Ces questions, comme beaucoup d'autres publications sans doute, nous nous les posons constamment. Sans avoir réellement de réponse. Certes, nous avons bien effectué par le passé quelques sondages parmi notre lectorat, mais sans jamais vraiment aller au fond des choses.

Au moment où *L'appel* réfléchit à son avenir et s'interroge sur d'éventuels tournants à prendre, il nous est plus que jamais utile d'en savoir davantage sur celles et ceux à qui nous nous adressons chaque mois. Mieux connaître leurs usages, la manière dont ils s'approprient nos contenus, et notamment les services que nous proposons en ligne.

Tout ce que je viens d'énumérer ici explique l'organisation de la grande enquête « lectrices et lecteurs de *L'appel* » que nous lançons avec ce numéro. Et qui vous permettra peut-être de recevoir le dernier livre dont vous rêvez !

Nous avons conçu un questionnaire assez précis, qui ne peut donc pas être intégré dans la version papier du magazine. Il se trouve en ligne, sur internet.

Pour atteindre le questionnaire, il y a deux moyens.

Le plus simple est de vous rendre sur le site internet de *L'appel* (www.magazine-appel.be). Sur la première page du site, vous trouverez facilement l'onglet [Enquête lectrices et lecteurs de *L'appel*](#). Cliquez dessus, vous arrivez sur la page d'introduction de l'enquête.

Si vous ne souhaitez pas passer par notre site, tapez simplement dans la barre d'adresse de votre navigateur internet : <http://enquetelecteurslappel.sitew.be/>. Vous arriverez sur une page web où vous trouverez l'onglet [Enquête lectrices et lecteurs de *L'appel*](#). Cliquez dessus, vous arrivez sur la page d'introduction de l'enquête.

Répondre au questionnaire est assez simple. Il suffit la plupart du temps de cliquer sur la réponse qui vous convient.

Le questionnaire est personnel. Si, dans votre foyer, plusieurs personnes lisent *L'appel*, chacun-e est invité-e à répondre individuellement. Le questionnaire est aussi anonyme. Ce n'est que si vous le désirez que, à la fin, vous pouvez communiquer vos coordonnées.

Répondre à un questionnaire est un travail fastidieux. On ne s'y met pas volontiers. Mais vous aurez sûrement mesuré l'importance que vos réponses revêtent pour nous. Je sais que vous ferez donc l'effort nécessaire. Pour vous remercier, si vous le souhaitez, nous sommes prêts à vous offrir le livre dont vous rêvez. En fin de questionnaire, il suffira de nous indiquer vos coordonnées et le titre de l'ouvrage que vous souhaitez (prix maximum : ± 20 €). Courant avril, nous tirerons au sort cinquante personnes parmi tous les répondants. Elles recevront le livre demandé, et en seront averties personnellement.

Répondre au questionnaire n'est pas réservé à nos abonnés. Si vous connaissez d'autres personnes qui lisent *L'appel*, même occasionnellement, invitez-les à participer en leur transmettant soit l'adresse de notre site internet, soit en les invitant à se rendre sur la page web : <http://enquetelecteurslappel.sitew.be/>.

Merci déjà de votre collaboration, qui nous est essentielle pour améliorer notre revue et la préparer aux virages du futur, tout en conservant son ADN.

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Aimez-vous L'Appel ? 2

À la une

Le choix de la non-parentalité 4

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 7

Signe

Contre la famine à Madagascar 8

François Van Sull, l'homme qui prend soin des océans 10



Mais pourquoi donc ne veulent-elles pas être mère ?

v Vécu

Vivre

Des bougies tisseuses de liens 12

Penser

Éloge du réel 14

Voir

Au cœur des ashrams 15

Rencontrer

Leila Belkhir : « Je dois partager une partie de ma chance » 18



Isabeau Paape, l'artisane qui donne du sens au feu.

s Spirituel

Parole

Ne pas se tromper de père ! 21

Nourrir

Livres spirituels 22

Croire ou ne pas croire

Eudémonisme, une valeur revisitée 23

Banksy : génie ou vandale ? 24

Corps et âmes

Consoler pour alléger et réparer 26



Des symboles chrétiens contre le consumérisme.

c Culturel

Découvrir

Lisette Lombé : slamer pour décorseter la poésie 28

Médi@

Pascale Seys, la passion de transmettre 30

Toile

Quand l'homophobie tue 32

Accroche

Lascaux comme si on y était 34

Pages

Au seuil de l'irréversible aurore 36

Petits à lire 37

Notebook 38



Le virtuel au service de la découverte de la préhistoire.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique
HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Laurence FLACHON, Armand
VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Chargé de production
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Isabelle GASPARD, rue du Beau-Mur
45, 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Isabelle GASPARD
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



« Un enfant ? Non merci, sans façon ! » De plus en plus fréquemment aujourd'hui, des voix de femmes déclarant leur refus de la maternité se font entendre. Si le sujet du non-désir d'enfant est considéré par certains comme indécent, il s'agit pour d'autres d'écouter et de respecter le ressenti profond de chacune, quel que soit son choix.

Une question qui divise toujours

LE CHOIX DE LA NON-PARENTALITÉ

Chantal BERHIN

En Belgique, les chiffres de l'Institut belge de statistiques indiquent une baisse constante de la natalité sur une dizaine d'années consécutives. En Europe, une femme sur cinq âgée de quarante ans ne voudrait pas d'enfants... De nouvelles voix se font entendre, celles du refus de la parentalité. L'évolution en matière de contraception, la dépénalisation de l'avortement et l'accès des femmes à l'emploi rémunéré ont dessiné un nouveau paysage qui leur permet de réaliser effectivement leur choix d'avoir ou non un enfant. Différents mouvements officiels, apparus d'abord aux États-Unis, défendent les idées de personnes qui se déclarent *Childfree*, c'est-à-dire sans enfant volontaire (*SenVol*, en France). Par distinction avec la notion de *Childless*, qui évoque l'absence d'enfant, sans qu'il y ait nécessairement refus. En France, il existe une fête des *Non-Parents* dont un des buts est de faire connaître les opinions de personnes refusant de donner naissance à un enfant. Mais, bien que la société ait évolué, l'expression de ce non-désir reste pour beaucoup un sujet tabou.

LE PAPE A DIT

Le 5 janvier dernier, lors de son audience hebdomadaire au Vatican, le pape François a manifesté son inquiétude par rapport à la diminution des naissances dans les pays européens. « *Tant de couples n'ont pas d'enfants parce qu'ils n'en veulent pas, a-t-il déclaré. Ou ils en ont un et pas plus. Mais ils ont deux chiens, deux chats. Oui, les chiens et les chats prennent la place des enfants.* » Cette

« Pendant une dizaine d'années, celles de la trentaine, j'ai dû subir des petites remarques, usantes à la longue. »

tendance est, à ses yeux, le signe d'« un certain égoïsme ». Ce manque d'enfants entraîne un vieillissement de la civilisation, qui la vide de son « humanité ». Si François ne nie pas qu'avoir un enfant représente toujours un risque, il est encore plus risqué de ne pas en avoir. Pour lui, la paternité et la maternité représentent la « plénitude » de la vie d'un couple. Dès lors, il invite « à avoir des enfants, à donner la vie. Parce que ce sont eux qui fermeront tes yeux. Qui prendront soin de toi à l'avenir ».

Toujours dans le registre religieux, des croyants, parfois membres de communautés chrétiennes plus conservatrices, ont en tête l'injonction biblique « *Croissez et multipliez* », ainsi que le discours officiel sur les finalités du mariage, l'épanouissement du couple et la procréation, souvent davantage glorifiée. L'Église catholique tient un discours sévère à l'égard des couples qui ne souhaitent pas devenir parents. Une position

tranchée qu'une lecture attentive des évangiles pourrait venir modifier, si l'on se base sur l'attitude ouverte de Jésus par rapport à l'*autre* toujours infiniment respectable dans sa différence.

TU SERAS MÈRE, MA FILLE !

Pour la société en général, depuis la nuit des temps, il existe une injonction à la maternité : les femmes sont faites pour être mères. Féminité rime avec maternité. Les sociétés anciennes mettaient tout en œuvre pour perpétuer le groupe. Considérées très longtemps comme mineures tout au long de leur vie, les femmes n'avaient pas leur mot à dire quant à leur envie ou non d'avoir des enfants. Et à supposer qu'elles l'expriment, elles risquaient d'être tout simplement exclues, violentées, voire tuées. Jusqu'il y a peu, il n'était pas question de se dérober à ce rôle tout indiqué, et encore moins de défendre un quelconque droit au choix personnel. Dans *Le regret d'être mère*, la sociologue israélienne Orna Donath rend compte du témoignage de vingt-trois femmes au sujet d'une maternité qu'elles regrettent d'avoir vécue. Toutes sont juives, âgées de vingt-six à septante-trois ans, de classes sociales, de convictions religieuses et en situation de couple différentes.

La sociologue a posé à chacune d'elles cette question : « *Si vous pouviez revenir en arrière, avec les connaissances et l'expérience que vous avez aujourd'hui, souhaiteriez-vous avoir des enfants ?* » Elles ont toutes répondu « non », avec des commentaires comme : « *C'était trop de renoncements pour moi.* » Ce ne sont pas les enfants qu'elles regrettent, mais le fait de n'avoir pas su, auparavant, tout ce que cela allait impliquer concrètement dans leur vie personnelle. D'avoir à les élever, parfois seules. Ce qui a pesé dans leur décision initiale de procréer ? Essentiellement le poids des stéréotypes concernant le rôle des femmes et la nécessité d'intégration sociale. L'auteure pointe « *les exigences de la société envers les mères, qui leur dicte ce qu'elles doivent être, comment elles doivent se comporter et ce qu'elles sont autorisées à penser et à ressentir.* »

REMARQUES USANTES

Dans un dossier édité par *Couples et Familles*, intitulé « *Devenir parents, une obligation ?* », Anne-France, qui a refusé d'être mère, témoigne : « *Pendant une dizaine d'années, celles de la trentaine, j'ai dû subir des petites remarques, jamais méchantes, mais quand même usantes à la longue : les "Ça te va bien" quand j'avais un bébé dans les bras, comme si on parlait d'une tenue vestimentaire ; les regards appuyés de la grand-mère de mon amoureux sur mon ventre chaque fois qu'on allait la voir ; ou encore les "qui s'occupera de toi quand tu seras vieille ?", comme si c'était une raison valable d'avoir des enfants.* »

Autre remarque invoquée : « *Tu n'as pas peur de regretter ton choix ?* » À cette réflexion, Anne-France rétorque qu'elle préfère regretter de ne pas avoir eu d'enfants que d'en avoir eu un, parce que, dans ce dernier cas, elle ne serait pas seule dans sa souffrance. Elle a ces paroles tranchantes : « *Des enfants qu'on aurait eus sur un coup de tête, ce n'est pas comme un électroménager que l'on peut faire traîner, inutilisé, au fond d'une armoire.* » La jeune femme souligne qu'en matière de parentalité, il s'agit d'être à l'écoute de ses propres capacités et désirs.

DES CRAINTES À ENTENDRE

Julie, trente ans, dit avoir ressenti très jeune un non-désir d'enfant, sans pouvoir mettre de mots sur ce sentiment. C'est à l'âge adulte, face aux demandes de justifications venues de l'extérieur, qu'elle a conclu qu'il s'agissait d'une absence de désir et qu'elle n'avait pas de raison à avancer. « *Demande-t-on aux parents qui décident de l'être quelles sont leurs raisons ?* », réplique-t-elle.

Parmi les remarques adressées aux femmes qui refusent la maternité, revient souvent le reproche d'égoïsme, une critique qu'assument totalement certaines d'entre elles. Elles disent ne pas vouloir passer leurs meilleures années à se fatiguer et à se faire du souci pour un ou plusieurs enfants. « *Nous sommes trop anxieux pour élever correctement un enfant* », avoue un couple qui panique au moindre problème de la vie courante. Mais est-ce de l'égoïsme ou un constat d'incapacité ? « *J'ai déjà tant de mal à supporter ma propre vie que je ne me sens pas capable de me mobiliser pour en donner une et assumer ce souci toute une vie* », témoigne une jeune femme de vingt-cinq ans. Par contre, plusieurs personnes sans enfant refusent l'étiquette d'égoïsme en y opposant leur engagement social, par exemple dans les milieux défavorisés. Des difficultés liées à la santé peuvent aussi conduire à refuser la parentalité. « *Qui sont-ils, ces gens qui cri-*

tiquent sans savoir ce que nous vivons ? », demande une femme atteinte d'une maladie peu visible, mais invalidante.

UNE PLANÈTE QUI SOUFFRE

L'inquiétude pour le futur est un autre argument fréquemment évoqué. « *On ne fait pas d'enfant pour ne pas accentuer l'empreinte écologique sur une planète qui souffre* », rapporte une étude réalisée par les Femmes Prévoyantes Socialistes. « *On dit que c'est égoïste de ne pas vouloir faire d'enfant, mais, parfois, je retourne la perspective : faire des enfants et les laisser dans un monde qui me*

paraît horrible, n'est-ce pas égoïste ? », s'interroge une jeune femme. Parmi ces raisons récurrentes, le caractère de moins en moins habitable du monde est un terrain sur lequel le politique a sans doute une marge de manœuvre. D'un point de vue pratique, et sans remettre en question le droit fondamental de chacun de déci-

der de son projet de vie, il appartient sans doute à la société et à ses décideurs d'écouter les revendications sous-jacentes aux discours antinatalistes et de favoriser une organisation sociale où les femmes peuvent mener de front maternité et vie sociale épanouissante. ■

« Des enfants qu'on aurait eus sur un coup de tête, ce n'est pas comme un électroménager que l'on peut faire traîner, inutilisé, au fond d'une armoire. »

Orna DONATH, *Le regret d'être mère*. Paris, Odile Jacob, 2019. Prix : 23,75€. Via *L'appel* = - 5% = 22,56€.
COUPLES ET FAMILLES, *Devenir parent, une obligation ?* Dossier NFF n°133, septembre 2020. Prix : 12€. Aucune remise sur ce titre.

ELLE A DÉCIDÉ DE NE PAS ÊTRE MÈRE

Chloé Chaudet est maîtresse de conférences en littérature comparée à l'Université Clermont Auvergne. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'a jamais ressenti de désir d'enfant. Et ce n'est pas, comme certains le disent, parce qu'elle a connu une enfance difficile. Contrairement à la plupart de ses copines de classe, elle ne s'amusait pas à pouponner. Arrivée à l'âge de trente-cinq ans, elle a choisi de prendre la plume pour partager son itinéraire dans un livre, *J'ai décidé de ne pas être mère*, fait surtout de résistance aux injonctions à la maternité.

Elle confie par exemple avoir toujours été exaspérée par le marketing autour de la fête des Mères. « *Au quotidien, à quoi ressemble-t-il, cet encensement de la maternité ? D'après les témoignages de mes amies, les journées ordinaires sont loin d'être festives.* » Ce sont pourtant ces mêmes amies qui ne ratent pas une occasion de lui demander quand elle va se décider à faire un enfant. Et dans chaque nouvelle école où elle est affectée, la première question que lui posent ses collègues est : as-tu des enfants ? Quand elle répond qu'elle n'en souhaite pas, c'est l'incompréhension : « *Tu n'as pas peur de le regretter plus tard ? Et tu ne crains pas de vieillir seule ?* » Curieusement, la question est toujours posée par des femmes, pas par les hommes. Lors d'une visite chez la gynécologue, à trente-deux ans, dans le but de

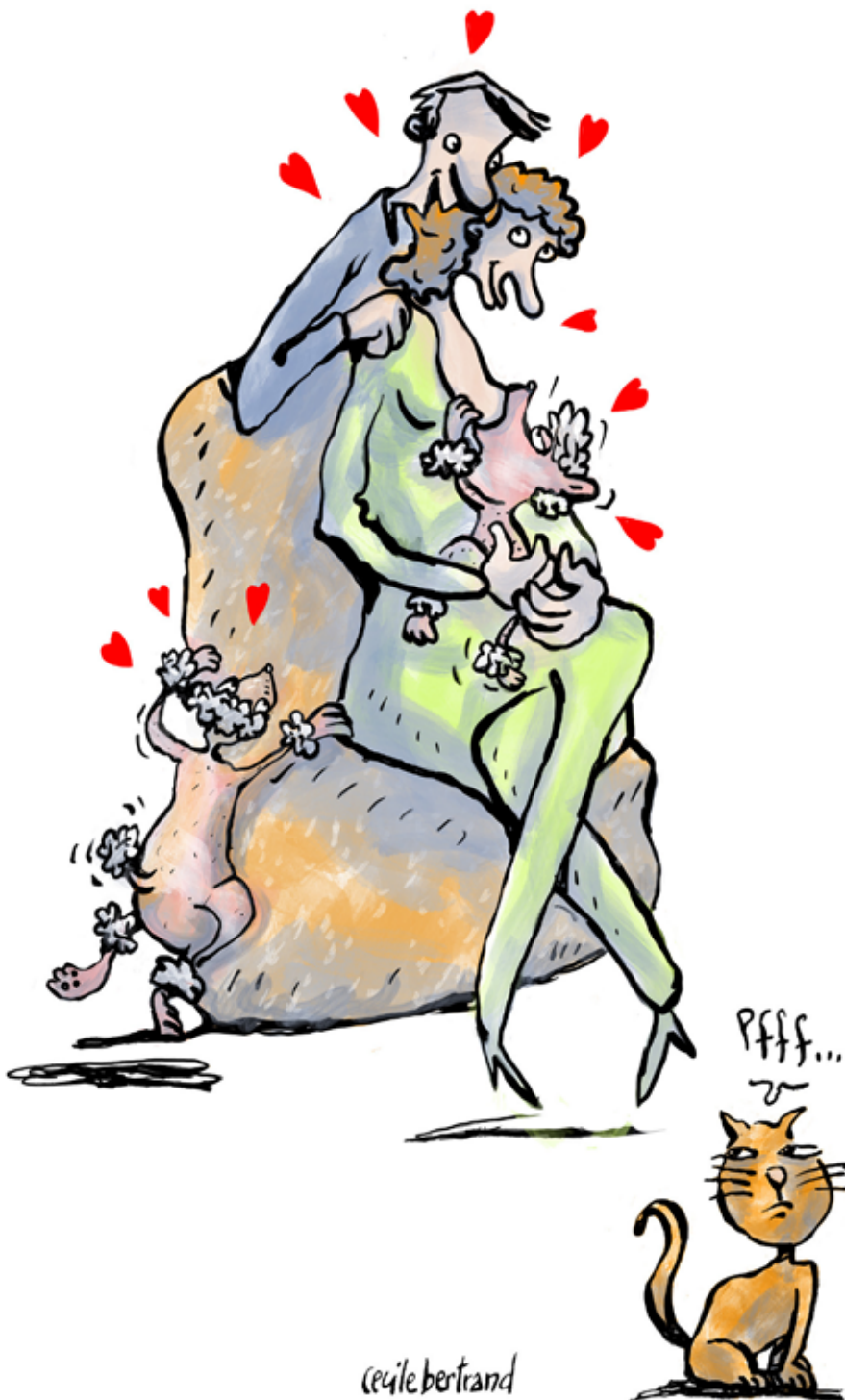
se renseigner sur la stérilisation, celle-ci lui a dit que tout allait bien, mais qu'il ne fallait pas traîner. « *Après trente-cinq ans, cela devient plus difficile.* » L'évidence qu'elle souhaitait enfanter habitait tellement la spécialiste qu'elle n'a même pas osé aborder la question de la stérilisation...

Si sa motivation principale est l'absence de désir, Chloé Chaudet reconnaît aussi que cela lui permet de garder son indépendance. Lors de la visite à une amie qui venait d'accoucher, après l'avoir félicitée avec chaleur et s'être réjouie pour elle, elle se dit : « *Je garderai, moi, tant de possibilités de rester spontanée, indépendante, seule quand je le souhaite, sans attaches que je ne puisse rompre.* » L'absence d'enfant, elle s'en rend compte, lui a aussi permis de s'épanouir dans sa carrière professionnelle, contrairement à beaucoup de ses amies : « *Pendant qu'elles s'occupent du dîner ou du bain de leurs rejetons, elles ne participent pas aux apéros et aux rencontres informelles où se font les carrières et se dessinent les ascensions.* » La trentenaire voudrait que soit banalisé le non-désir d'enfant. « *Non pas à des fins de propagande. Mais pour faire accepter l'idée que celles qui ne souhaitent pas devenir mères sont des femmes au même titre que les autres.* » (J.G.)

Chloé CHAUDET, *J'ai décidé de ne pas être mère*, Paris, L'Iconoclaste, 2021. Prix : 19€. Via *L'appel* = - 5% = 18,05€.

La griffe de Cécile Bertrand

LE PAPE FRANCOIS : «LES CHIENS ET LES CHATS PRENNENT LA PLACE DES ENFANTS»



INDICES

HÉSITANT.

Le mouvement Église-Wallonie s'interroge sur la poursuite ou l'arrêt de ses activités. Cela devrait être décidé en juin. Pour certains de ses membres, le mouvement pourrait continuer à jouer un rôle en Wallonie au sein d'un monde de plus en plus pluraliste, et en recherche de sens.

RECONVERTIE.

L'évêque de Liège a dévoilé le projet retenu pour la basilique de Cointe. On va y développer la plus haute salle d'escalade d'Europe, un restaurant panoramique, un cinéma et des logements de tourisme. Le chœur abritera un espace dédié à la paix. Crypte et sacristie resteront au culte.



SAUVABLES.

Les évêques catholiques de Côte d'Ivoire vont aider les populations déplacées qui arrivent dans leur pays en provenance du Mali, du Burkina Faso et de la Guinée. Elles étaient jusqu'ici abandonnées à leur sort.

DÉCLARÉS.

Cent vingt-cinq prêtres et salariés de l'Église catholique allemande ont déclaré leur homosexualité. Ils demandent à l'institution de modifier son droit du travail et de pouvoir participer aux sacrements.

NAÏFS.

Les évêques du Brésil ont réagi à la décision de légaliser les jeux d'argent dans le pays. Ils considèrent cette mesure comme un « affront criminel au peuple brésilien ». Bien sûr, on parle d'addiction. Mais ce pays serait-il une île au milieu d'un univers où l'on pratique partout les jeux d'argent, et parfois même dans des églises ?



© Entraide et Fraternité

AVEC LES MALGACHES. Pays de rizières, mais aussi hélas d'importation de riz !

De même que les Haïtiens et les Philippins, les vingt-six millions d'habitants de Madagascar doivent relever de multiples défis. Ceux-ci sont plus ou moins anciens et liés à toute une série de facteurs : la pauvreté et la famine, les effets du réchauffement climatique et ses fréquents cyclones dévastateurs, et la pandémie de la covid 19. Ils concernent aussi la déforestation massive et l'attribution de terres à des entreprises étrangères, ou encore la mise à mal de riches traditions culturelles, dont le respect des aînés et des morts.

Dans ce pays dix-neuf fois plus grand que la Belgique et cinquième plus grande île au monde, qui dispose d'importantes richesses naturelles, nonante-deux pour cent de la population vivent avec deux euros par jour et trente-trois pour cent des ménages sont dans une situation d'insécurité alimentaire. À tel point que des denrées, comme le riz, sont importées. Et pourtant, d'après Laurent Delcourt, chercheur au Centre tricontinental (CETRI), il existe encore beaucoup de terres disponibles. Mais elles sont liées à l'héritage colonial, à des pratiques de corruption et à de récentes lois qui n'élargissent pas le droit à la terre. Celles-ci sont bien loin d'une véritable réforme agraire pour la plupart des quatre-vingts pour cent des actifs qui travaillent dans l'agriculture pour nourrir leurs compatriotes, non pour exporter.

ACCAPAREMENTS DE TERRES

Dans les dix prochaines années, le gouvernement malgache compte octroyer quatre millions d'hectares de terres à de grandes entreprises de l'agrobusiness et d'autres secteurs, dont le tourisme, tout en promettant des compensations en infrastructures, dispensaires, etc. Ces accaparements de terres se réalisent souvent grâce à de l'argent public, dont des projets de la Banque belge de Développement BIO, qui est cent pour cent publique. De là le « *Pas d'accaparements de terres avec notre argent* » d'Entraide et Fraternité et le lien fait avec la démarche néo-libérale qui affaiblit, au plan mondial, les droits

des travailleurs et travailleuses de la terre et de la mer. Et, plus largement, celui à l'alimentation des populations, spécialement en Afrique, mais aussi en Asie et en Europe de l'Est.

Toutefois, à Madagascar, les partenaires locaux d'Entraide et Fraternité ont obtenu des pouvoirs publics plus de onze mille certificats fonciers au profit de paysans et paysannes, avec pour effet d'augmenter leur protection judiciaire. Mais l'ONG belge continue à demander « *l'établissement de règles contraignantes pour les entreprises et pour les Banques de Développement dont BIO et la Banque mondiale, afin qu'elles respectent enfin les droits humains, l'agriculture familiale et l'environnement* ».

Pour réaliser leur programme, Entraide et Fraternité et ses partenaires espèrent obtenir de nécessaires cofinancements du gouvernement belge, des dons de particuliers et les contributions aux collectes du Carême de Partage dans les diocèses et vicariats de Bruxelles et de Wallonie, dès ces 26-27 mars et 9-10 avril.

QUATRE ONG PARTENAIRES

Trois mille cinq cents ruraux Malgaches devraient en bénéficier via quatre ONG partenaires. Soutenue par Entraide et Fraternité depuis 1994, la Caritas du diocèse d'Antsirabe appuie financièrement et techniquement les communautés dans le besoin, sans distinction de races et religions. Son action est basée sur l'enseignement social de l'Église catholique, sur l'invitation à la solidarité, à la fraternité et au respect de la nature que le pape François a exprimée sur place en 2019. Elle s'appuie aussi sur l'appel à « *sauvegarder l'environnement* » lancé en 2021 par la Conférence épiscopale de Madagascar, en insistant sur l'éducation en la matière des adultes et des jeunes.

Au nord de l'île encore, mais sur la côte orientale, le Centre Saint-Benoît, partenaire d'Entraide et Fraternité depuis 1986,

Partage avec des paysans et des pêcheurs

CONTRE LA FAMINE À MADAGASCAR

Jacques BRIARD

Après avoir fêté ses soixante ans en 2021, Entraide et Fraternité s'engage jusqu'en 2026 dans un programme pour la sécurité et la souveraineté alimentaires de populations rurales de pays du Sud victimes de la famine. Comme celle, très pauvre, de la "Grande Île" de l'Océan indien, à l'est de l'Afrique.

a créé six centres de formation. Comme l'avait montré le reportage photographique *Le courage des Malgaches* paru dans *L'appel* en mars 2016, cette ONG promeut la professionnalisation des méthodes de production, de gestion et de planification des cultures, élevages, pêches et artisanats, ainsi que les thématiques liées au genre et à la jeunesse.

Partenaire de l'ONG belge depuis 2014, Cohésion Paysanne Malagasy a été créée en 2002 par des groupes d'agriculteurs et agricultrices confrontés aux problèmes fonciers et aux effets du changement climatique. Cette plate-forme nationale réunit cent cinquante organisations paysannes locales. Elle est un lieu de concertation, d'échanges d'informations, de savoir-faire et d'expériences entre paysans et paysannes, ainsi qu'avec les autres acteurs du développement rural. Sa section régionale de Vakinankaratra est reconnue pour ses actions de promotion de l'agroécologie réalisées avec d'autres organisations de la société civile, dont Caritas Antsirabe.

Enfin, nouveau partenaire de l'ONG belge, le BIMTT (acronyme d'un très long nom malgache) est un réseau national œcuménique de renforcement des capacités pédagogiques des formateurs et formatrices pour l'agriculture familiale et la pêche. Il développe la sensibilisation et l'information des populations, y compris en radio, et forme également des responsables d'Églises et des journalistes. Par son expérience en matière de plaidoyer, ce réseau est un pilier pour les autres partenaires concernant la mise en œuvre d'actions locales et nationales.

VIDÉO- CONFÉRENCES

Le Carême de Partage, qui débute ce 2 mars, se déroulera sans visites de partenaires d'Entraide et Fraternité, comme cela a déjà été le cas en 2020 à propos d'Haïti. Des vidéo-conférences en ligne seront organisées durant la semaine du 14 mars avec la participation de ces acteurs de terrain qui ont été confrontés aux dé-

gâts provoqués par les récents cyclones. S'ajoutent divers outils tels que, d'une part, l'affiche de campagne *Pour une Terre juste*, avec l'invitation du pape François à « écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres » ; d'autre part, un court *Magazine de Campagne 2022* ; et enfin, des *Pistes de célébrations et veillée* pour adultes et enfants accompagnées du poster *À qui appartient la terre ?*

Ainsi, en dépit de la pandémie, Entraide et Fraternité continue à inviter le public à soutenir des communautés humaines luttant pour leurs droits liés à leur alimentation. Notamment les petits pêcheurs, en cette année internationale de la pêche et de l'aquaculture artisanales. Et cela durant le Carême, temps important dans la vie des chrétiens et chrétiennes, mais aussi, au-delà et sur le plan politique, en raison des pressions à exercer sur des gouvernants des pays du Sud et du Nord. ■

www.entraide.be

INDICES

CONTAMINÉS.

14% des 1 274 prêtres diocésains que compte la Nouvelle-Zélande seraient concernés depuis 1950 par des affaires d'abus sexuels. L'Église catholique du pays vient de le révéler.

CONNECTÉS.

Alteo, Association Chrétienne des Invalides et Handicapés, forme actuellement des bénévoles pour accompagner les personnes dépassées par la numérisation de la société. Cette initiative vise à combattre cette forme de handicap.



CROSSÉS.

Les prêtres chypriotes qui refusent de se faire vacciner sont suspendus depuis le 1^{er} février. Ainsi en a décidé le chef de l'Église orthodoxe de Chypre. Cette mesure a déjà été prise par certains diocèses italiens.

ENCOURAGÉS.

Selon l'agence Reuters, lors de son audience publique au Vatican le 26 janvier, le pape a recommandé aux parents d'enfants homosexuels de les soutenir et ne pas les condamner.

VISITABLES.

Les Journées des Églises Ouvertes auront lieu les 4 et 5 juin en collaboration avec les Journées du Patrimoine en Wallonie. *Itinérèves* sera le thème de cette année, l'idée étant de mêler rêve et réalité.

Oser aller au bout de ses rêves

Christian MERVILLE

L'HOMME QUI PREND SOIN DES OCÉANS

Devenir marin, partir au loin, naviguer sur les océans... Comme de nombreux gamins, François Van Sull a fait ce rêve qui, pour lui, est devenu réalité. Capitaine, à vingt-deux ans, de l'un des navires de la flotte de *Sea Shepherd*, il parcourt les étendues maritimes à la poursuite des contrebandiers de la mer.

« **C'**est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme. » Cette chanson de Renaud convient parfaitement pour décrire la démarche de François Van Sull, jeune capitaine de vingt-deux ans qui, depuis quatre ans déjà, sillonne les océans avec *Sea Shepherd*. C'est en famille, lors de vacances au bord de la mer, qu'il se découvre cette passion. Il suit des yeux les bateaux qui s'en vont et reviennent. Il rêve de lointains sur le quai d'un port. Il a quinze ans quand sa sœur aînée part faire un tour du monde en voilier dans le cadre d'un projet scolaire. Elle en revient la tête pleine d'images, racontant mille et une anecdotes et des récits captivants.

Mais, bientôt, accompagner les navires des yeux ne lui suffit plus. Il veut passer "de l'autre côté". « *J'ai doucement appris à naviguer, raconte-t-il. J'ai beaucoup lu à ce sujet pour acquérir les connaissances théoriques. J'ai ensuite suivi un stage de plusieurs semaines à l'école de voile des Glénans afin d'apprendre la navigation de croisière. Je me suis mis à passer tous les brevets possibles pour piloter des bateaux de plaisance et à moteur, des péniches. J'ai suivi des cours de navigation un peu partout. Tout m'intéressait. C'était toute ma vie. Je vivais une véritable passion. Au fond de moi, je savais que c'était cela que je voulais faire.* »

FRAGILES ÉCOSYSTÈMES

Durant cette période d'apprentissage, l'adolescent découvre *Sea Shepherd*, une ONG fondée en 1977 par le militant écologiste canadien Paul Watson. Son objectif est la protection et la défense de la faune et de flore marines dans les mers et océans du monde entier. Particulièrement engagée dans la lutte contre la surpêche industrielle illégale, elle travaille en étroite collaboration avec les gouvernements et autorités locales pour les aider à protéger les fragiles écosystèmes de leurs eaux territoriales. Collaborant avec les garde-côtes et les agences environnementales, cette association possède un poids légal qui lui permet d'engager des poursuites judiciaires contre ceux qui enfreignent les lois.

« *Je connais Sea Shepherd depuis très longtemps. J'ai eu la chance de visiter un de leurs navires quand j'avais quinze ans. C'est une association qui, par son travail, m'a dès le départ intéressé du fait que chez moi, dans ma famille, on a toujours été très attentif à notre environnement proche et à l'importance qu'il a sur nous et sur notre vie* », précise le jeune homme qui a rencontré Paul Watson lors d'une de ses conférences. « *Dès lors, dans ma tête, tout était décidé. J'ai donc envoyé ma demande, mais j'étais trop jeune. On m'a dit que je devrais attendre mes dix-huit ans pour partir avec eux et travailler en mer sur les lieux de leurs actions.* »

APPRENDRE EN FAISANT

Ce n'était pas une vaine promesse. Le jour de sa majorité, le téléphone sonne : l'ONG lui annonce qu'il est invité à rejoindre dès que possible un bateau du côté du Panama. Il n'hésite pas, le lendemain il est en route. « *J'ai commencé au bas de l'échelle comme tout le monde au sein de cette association, se souvient-il. Puis on m'a donné de plus en plus de responsabilités. J'ai appris la mécanique, je me suis perfectionné en informatique, j'ai suivi des cours de pompier. Tout m'intéresse. On apprend beaucoup en faisant. J'ai pu alors passer ma licence de capitaine qui me*

permet de prendre le commandement d'un navire. »

Aujourd'hui, François Van Sull navigue sur les mers avec le titre d'officier de bord. Il connaît et apprécie la vie sur un bateau, qui est organisée autour des veilles à assurer pour le bon fonctionnement du bâtiment. « *Généralement, nos journées sont très planifiées, on ne s'ennuie jamais. Comme premier officier, j'assume les quarts de veille de minuit à quatre heures du matin puis de midi à quatre heures de l'après-midi. Mon travail, à ce moment-là, est d'être sur la passerelle. Si on va d'un point à un autre, il s'agit de maintenir le bon cap et d'assurer une navigation sécurisée du bateau. Lorsqu'on patrouille, mon rôle est de mener le bateau vers des lieux où l'on pense que se pratiquent des activités illégales. Je dois répartir mon sommeil sur les huit heures dont je dispose entre les quarts et mes différentes tâches qui consistent à écrire des rapports, m'assurer que tout va bien sur le bateau, contrôler le matériel de sécurité ou organiser pour le reste de l'équipage des entraînements afin de les responsabiliser à leurs diverses tâches. Il me faut également connaître et pratiquer toutes les procédures en cas d'urgence, que ce soit le feu à bord ou une attaque de pirates. Sans oublier les trois repas par jour qui sont toujours les bienvenus.* »

L'URGENCE DE L'ACTION

Lutter contre les "pirates cupides" qui n'ont peur de rien est un combat essentiel. « *Ce qui me révolte et me pousse à agir, s'anime-t-il, c'est constater l'ampleur du phénomène de surpêche et la quantité de poissons pêchés illégalement à travers le monde. Le gros problème de la pêche aujourd'hui est ce qu'on appelle le "by catch" ou les "prises accessoires". Pour un kilo de crevettes, les pêcheurs vont jusqu'à en remonter vingt d'espèces inutilisables qu'ils doivent rejeter par-dessus bord. Cela conduit à la destruction rapide des écosystèmes. Les pêcheurs locaux ne peuvent plus rien prendre puisque tout le poisson a disparu à cause de la voracité de cette pratique. C'est un scandale qu'on espère faire cesser par notre présence et notre action.* »

À ses yeux, il y a urgence tant sont importants les dégâts et enjeux. « *L'océan est loin de la vue des gens, observe-t-il. Avec nos bateaux nous le sillonnons et nous constatons combien, par appât du gain, on le tue à petit feu. Si on commence à détériorer les écosystèmes et à déstabiliser les pyramides alimentaires des animaux qui y vivent, on va même bientôt manquer d'oxygène. L'océan en est en effet notre principale réserve, bien plus que toutes les forêts du monde. Plus de septante pour cent de l'air que l'on respire sur terre en proviennent directement et cinquante pour cent de cet oxygène sont directement issus du phytoplancton.* »

Le jeune capitaine est en colère devant les énormes filets de pêche illégaux, face aux dégâts considérables et au gaspillage qu'ils entraînent. Il se souvient du bonheur ressenti en apercevant et en étudiant le Vaquita, une sorte de marsouin à tête de panda en voie de disparition, victime collatérale de la surpêche d'un autre poisson, le Toha Boha, pris uniquement pour ses vessies natatoires vendues à prix fort en Chine. « *C'est vrai que je suis au cœur de l'action. Je vois sur place tant de choses ! Il est donc de mon devoir, quand je suis à terre, de parler, de témoigner, de faire en sorte qu'on ne puisse pas dire que nous ne savions pas.* » ■

www.sea-shepherd.fr

Une boutique aux senteurs multiples

DES BOUGIES TISSEUSES DE LIENS

Michel PAQUOT

En donnant le nom d'*Aimez-vous les uns les autres* à son magasin de bougies végétales, Isabeau Paape affirme les valeurs qu'elle estime essentielles : l'amour et l'unité. Convaincue que le feu crée un pont entre le ciel et la terre.

En contre-bas du Palais de Justice de Bruxelles, le populaire quartier des Marolles a vu progressivement des boutiques de mode, des magasins d'antiquités ou d'objets vintage, des galeries d'art et des restaurants supplanter les anciens commerces, épicerie, quincailleries ou caberdouches. Coincée rue Haute entre un *artshop* et un espace design, l'étroite vitrine pourrait presque passer inaperçue si elle n'exposait des objets aimantant le regard : des bougies. C'est ici, au 69, en face de l'appartement qu'elle occupait à l'époque que, depuis plus de quatre ans, Isabeau Paape vend ses produits sous une enseigne peu commune : *Aimez-vous les uns les autres*.

UNITÉ ET TRANSMISSION

« Pour moi, ce nom allait de soi, explique-t-elle, ce ne pouvait pas en être un autre. Même si on m'a dit que, d'un point de vue marketing, c'était trop long et en français, donc le contraire de ce qu'il fallait faire. Qu'importe ! » Et qu'il s'agisse d'une phrase prononcée par Jésus dans l'Évangile de Jean ne la gêne pas davantage. « Elle est tellement juste qu'elle est passée dans le langage courant, quelle que soit sa croyance. Elle représente le lien, même si c'est parfois dur sur terre. Avec l'Amour, l'unité est la valeur principale. L'unité avec les autres, avec la nature, tout cela m'obsède. »

À ses yeux, la bougie symbolise la transmission, elle permet de se connecter au Divin avec un D majuscule. « Je crois beaucoup à la vie après la mort, souffle-t-elle. Quand j'avais quinze ans, j'ai lu un livre qui parlait de mort imminente, de cette lumière qu'on l'on voit, et cela m'a passionnée. J'ai toujours l'impression de revivre quelque chose que je connais, c'est très particulier comme sensation. Ce n'est pas de l'ordre

ISABEAU PAAPE.
Transmettre l'Amour inconditionnel à
travers la lumière.

de la croyance puisque je vis cela, c'est physique. »

Elle raconte deux anecdotes. Une mère est venue avec sa fille de cinq-six ans dont le papa était décédé accidentellement. L'enfant désirait une bougie pour que, pendant la cérémonie d'enterrement, elle soit reliée à son père. Et une femme qui avait perdu son mari cherchait une bougie chargée de sens pour établir un pont entre le ciel et la terre. « *Le feu crée ce type de pont, estime la jeune femme. Il purifie, rassemble, transcende, réunit les contraires et illumine l'obscurité de sa lumière. Il nous relie à l'Amour inconditionnel. C'est une part de cet Amour que je souhaite ramener de ce voyage sur terre. »*

PERTE DE SENS

Après avoir fait des études de graphisme à la Cambre, Isabeau Paape a fondé à vingt-sept ans sa société de web design, tout en touchant un peu à la radio et à la télé. Et un jour, elle a craqué. « *Arrivée à quarante ans, j'étais épuisée, en perte de sens, se souvient-elle. J'étais rongée par le stress. Je me suis alors dit qu'il me fallait redécouvrir le sens de la vie. J'ai voulu faire table rase du passé en renouant avec quelque chose qui avait du sens pour moi et en donnant à mon travail un côté créatif plus concret. Moi qui ai toujours été convaincue de n'être pas douée avec mes mains, je me suis intéressée à quelque chose que je pouvais réaliser et développer moi-même, sans que ce soit inaccessible. J'ai bénéficié de JobYourself, une cellule d'accompagnement qui m'a aidée à mieux cibler mon projet. »*

Son choix se porte sur la bougie. « *L'idée m'est venue assez vite étant donné mon histoire familiale. Chez nous, à Watermael-Boitsfort, dans notre famille éclatée où ma mère élevait seule ses trois enfants, le feu était toujours présent. La chemi-*

née dans le salon était, pour moi, très rassurante. Enfant puis adolescente, quand ça n'allait pas, tout de suite on faisait un feu. Et ma mère m'offrait chaque année une bougie, sans que je sache pourquoi. Je l'ai compris plus tard. La bougie produit un effet magique, elle est liée à plein d'histoires, c'est une lumière dans la vie. »

Mais ses bougies, la dynamique quadra ne veut pas que les vende, elle entend d'abord les fabriquer. Elle se met alors à regarder des vidéos sur internet, avec toujours en tête de n'utiliser que des produits sains. « *J'avais une mère avant-gardiste qui m'a sevrée au lait de soja. Elle achetait bio, faisait attention aux colorants et on se soignait à l'homéopathie. J'ai commencé à me renseigner sur les alternatives naturelles, par exemple je ne voulais pas de paraffine. De fil en aiguille, je me suis formée. Mes premiers kilos de cire, je les fondais dans ma cuisine. »*

Elle pense d'abord créer un e-shop, mais ce n'est pas convaincant car les gens veulent sentir une bougie avant de l'acheter, il s'agit avant tout d'un produit émotionnel. C'est pourquoi, en 2018, elle ouvre rue Haute son *pop-up* (magasin éphémère) dans une sorte « *d'insouciance* », proposant un modèle de bougies en trois tailles. Elle le nomme *Aimez-vous les uns les autres*. Vu l'intérêt suscité, elle signe l'année suivante un bail. La cire végétale - du soja, ou du colza pour les bougies sans contenant - est fondue au bain-marie à l'arrière de l'espace déjà réduit, ce qui entraîne des problèmes de place lorsque les clients affluent avant Noël. Aujourd'hui, une énorme cuve installée dans un atelier situé en dehors de la ville peut fondre jusqu'à cent kilos de cire à la fois. Une fois liquide, celle-ci est mélangée à des parfums avant d'être déversée dans les contenants en verre au centre desquels

est introduite la mèche. « *La cire végétale dure trente pour cent plus longtemps qu'une cire normale, et on ajoute d'autres éléments végétaux qui allongent encore le temps de fusion. Cela a été un long travail de recherche pour offrir la meilleure qualité possible. »*

TONKA GINGEMBRÉ

Aimez-vous les uns les autres propose dix parfums différents, répartis selon les quatre grandes familles : le boisé, l'agrumé, le fruité et le fleuri. À côté de la fleur orangée, l'ambre noir ou le thé chanvré, figurent des senteurs assez étonnantes, comme le tonka gingembré, le concombre étoilé ou le cèdre agrumé. Et aussi Signature, un mélange de plusieurs arômes concocté par Isabeau elle-même. Ses bougies connaissent une vie à l'extérieur. Certaines d'entre elles illuminent par exemple les tables du très sélect restaurant Bon-Bon situé à Woluwe-Saint-Pierre. Et la chanteuse française Clara Luciani en a commandé cinq cents à la fleur orangée. De couleur bleue et arborant le mot "Cœur", titre de son dernier album, elles sont vendues lors de ses concerts ou sur son site internet.

« *Il faut de l'humour pour faire durer l'amour. Et réciproquement. »* Cette pensée figure sur l'une des dix étiquettes qui peuvent être jointes à la bougie. Celle-ci est soigneusement emballée dans un pochon en coton bio, lui-même placé dans une boîte en carton rigide réutilisable. Et après deux ans d'arrêt forcé à cause de la pandémie, les ateliers de confection de bougies reprennent au printemps. « *Les participants viennent partager leurs ressentis et émotions, l'objectif étant avant tout de passer un bon moment* », se réjouit leur animatrice. ■

Aimez-vous les uns les autres, 69 rue Haute à 1000 Bruxelles. Ouvert je-sa 10-18h di 11-17h www.aimezvouslesunslesautres.eu/

Femmes & hommes

PÄIVI RÄSÄNEN.

Le procès de cette ancienne ministre de l'Intérieur chrétienne de Finlande et de l'évêque luthérien Juhana Pohjola a débuté fin janvier à Helsinki. Ils sont accusés d'*« incitation à la haine contre les personnes homosexuelles »*.

KORN.

La sortie du dernier album de ce groupe de *nu metal* américain a été précédée, le 4 février, d'un *livestream* en direct... d'une église, la Hollywood United Methodist Church de Los Angeles, en Californie.



JOSEPH BASSITOME.

Au Togo, ce jeune prêtre catholique a récemment abandonné sa soutane pour se vêtir d'un pagne, noué à la taille. Il a ainsi signifié qu'il laissait tomber son sacerdoce afin de s'adonner aux cultes endogènes du pays, prononçant notamment des invocations adressées aux divinités traditionnelles. Le cas n'est, paraît-il, pas exceptionnel.

LEONARDO GUERRI.

Les voisins de ce curé de Sainte-Marie à Coverciano (Florence) lui reprochaient de faire sonner ses cloches 200 fois par jour. L'Agence pour la protection environnementale de Toscane lui a dressé une amende de 2 000 €. Il ne pourra plus utiliser ses cloches que pour les messes.

JEAN-CLAUDE HOLLERICH.

Archevêque de Luxembourg et secrétaire général du prochain synode, il s'est demandé publiquement si un prêtre devait être nécessairement célibataire. Il rejoint ainsi la position avancée par le cardinal Marx, archevêque de Munich.

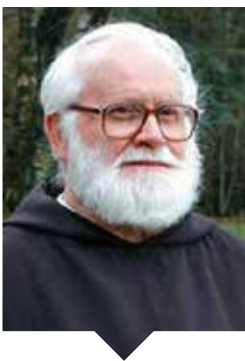
Revenir en soi-même plutôt que fuir en-dehors

ÉLOGE

DU RÉEL

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



L'informatique aidant, il est tentant pour l'homme moderne de vivre dans des univers virtuels. Rien cependant ne peut remplacer le réel.

Une personne de mes connaissances, qui avait quelque difficulté à s'intégrer dans son environnement social, avait accepté de suivre une thérapie. Après quelques séances qui semblaient aller nulle part, le psychologue lui lança : « *Il faudra bien un jour que vous vous reconciliez avec la réalité.* » La réponse ne se fit pas attendre : « *Vous n'avez vraiment rien de mieux à m'offrir ?* » Il est en effet parfois plus confortable de se réfugier dans un univers parallèle qu'on s'est créé ou imaginé que d'assumer pleinement l'univers concret qui nous confronte.

METVERSE, UN UNIVERS PARALLÈLE

Il a toujours semblé normal à quelqu'un de très occupé de faire un voyage ou d'aller entendre un concert ou voir un film, pour "se changer les idées". L'être humain a toujours été désireux de découvrir de nouveaux horizons, et même de nouveaux univers. Mais, avec le développement de l'informatique, le mot virtuel a acquis une popularité surprenante. On peut maintenant avoir des rencontres virtuelles avec des centaines d'amis (!) sur Facebook. On peut tenir des réunions virtuelles sur Zoom.

Monsieur Mark Zuckerberg voudrait faire passer l'humanité à une nouvelle étape. Ce n'est pas pour rien qu'il a renommé Facebook en Meta. C'est que son ambition est de proposer à tous Metaverse. Selon Monsieur Zuckerberg, les développements de l'informatique permettront d'ici peu d'années d'avoir non seulement diverses activités virtuelles, mais de se créer un monde virtuel personnel où l'on pourra vivre durant plusieurs jours. Ce sera peut-être la réponse à

mon ami qui demandait à son psychologue s'il n'avait rien de meilleur que la réalité à lui offrir.

À tout cela, comme à tous les efforts de certains hommes politiques de vendre des vérités alternatives ou des univers parallèles au réel, je préfère la formule de Simone Weil qui écrivait : « *Nous devons aimer le pays d'ici-bas ; il est réel ; il offre de la résistance à l'amour.* » Simone Weil s'inscrit dans la grande tradition mystique qui voit le développement de l'homme dans l'épanouissement de ses capacités innées de croissance et non dans une fuite à l'extérieur.

C'était l'intuition fondamentale de l'île d'Utopie de Thomas More. Non pas un endroit où l'homme trouverait hors de lui-même ce qu'il n'a pas, mais un endroit où il réalise toutes les potentialités qu'il a en lui-même. La même intuition se trouvait plusieurs siècles auparavant dans *La République* de Platon avec son image de la cave et on la retrouve plusieurs siècles plus tard dans *Le principe espérance* d'Ernst Bloch, le philosophe allemand de l'utopie.

À L'IMAGE DE DIEU

Cette vision chrétienne de l'utopie s'enracine dans l'image biblique de l'être humain créé à l'image de Dieu, et en qui Dieu a déposé son propre souffle de vie. Né avec une semence de vie divine, l'homme est né avec une capacité en quelque sorte illimitée de croissance, qu'il reçoit sans cesse comme un pur don. Cette vision est très bien exprimée dans le beau poème d'Antonio Machado : « *Voyageur, le chemin, c'est les traces de tes pas... Il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant (el camino se hace al andar).* » Dans cette perspective, l'être humain ne se réalise pas en fuyant vers d'autres mondes - vers des mondes virtuels - mais en pénétrant au fond de son cœur.

Saint Bernard, un mystique du Moyen Âge, exprimait la même idée en disant que la connaissance de soi est la première étape vers la connaissance de Dieu. C'est un chemin exigeant. Car l'amour de Dieu pour nous est exigeant ; il appelle sans cesse à croître. Et cela fait parfois peur. C'est la « *résistance à l'amour* » dont parlait Simone Weil. Oui, le réel sera toujours immensément supérieur à toutes les élaborations virtuelles. Rien ne vaut le réel. ■

Aux quatre coins de l'Inde

AU CŒUR

DES ASHRAMS

Illustrations et textes : d'après Yaël BLOCH.

Les ashrams sont des lieux de développement spirituel auprès d'un maître, ou suivant l'enseignement qu'il a laissé. Mais ils sont aussi des communautés, où chacun est amené à trouver sa place et à participer à la vie quotidienne. Yaël Bloch en a visité une cinquantaine en Inde, depuis qu'elle a quitté son job d'ingénieure pour se reconvertir dans le yoga, il y a vingt ans. Son livre *Ashrams, voyage aux sources du yoga*, emmène à leur découverte.





UN ESPACE SPIRITUEL.

Grande comme un continent, l'Inde comprend un incalculable nombre d'ashrams. Certains sont plus remarquables, comme celui de Trimurti Gurudatt, à Rishikesh (nord du pays). Un ashram est un lieu où vit un ensemble de personnes rassemblées autour d'un maître, pour y suivre son enseignement spirituel. Ce lieu accueille pour une durée plus ou moins longue des visiteurs, des gens de passage de tous horizons, engagés

dans une recherche spirituelle. En plus d'être un endroit de développement spirituelle, un ashram est un lieu de vie, frugale et communautaire. Traditionnellement, chacun y est libre et autonome en ce qui concerne sa nourriture et son logement. Il n'y est pas question d'argent, le maître et ses disciples vivant d'aumônes du village voisin et des visiteurs. Pratiquer le yoga est une des activités essentielles vécues en ashram.



AU-DELÀ DES POSTURES.

Situé à 33 km de Coimbatore (sud de l'Inde), l'Isha Yoga Center est l'ashram de Sadhguru Jaggi Vasudev, un "phénomène" dans le monde des gurus. Dans son ashram se trouve un centre ayurvédique de cure de santé et rajeunissement, des logements de toutes catégories pour tous les budgets, et deux écoles, dont la Isha Samskriti School, spécialisée dans les arts traditionnels du pays.

Les manières de pratiquer le yoga en Inde et en Occident sont différentes. Ainsi, si le "yoga postural" est présent dans tous les ashrams modernes, les ashrams traditionnels n'en proposent pas toujours. En effet, il ne participe pas, ou peu, à la progression spirituelle. Entretenir le corps, comme le souhaitent souvent les Occidentaux, n'est pas une finalité et ne représente qu'un petit aspect du yoga.



L'ASHRAM DE LA SAINTE TRINITÉ.

La plupart des ashrams ne tiennent pas compte des convictions religieuses de leurs résidents. Il existe toutefois, dans le sud de l'Inde, à Tiruchirappalli, un ashram chrétien. Créé dans les années 1950, il incarne le dialogue interreligieux entre le christianisme et l'hindouisme. La vie contemplative allie ici la tradition monastique chrétienne et le sannyasa, qui englobe des prières hindoues. Parmi celles-ci : des bhajans

en tamil accompagnés de percussions et cymbales, la lecture des textes du Vedanta et du Yoga, et deux moments de méditation au lever et au coucher du soleil. L'église circulaire, construite comme un temple indien, regorge de symboles mêlant les deux religions, le plus marquant étant une croix où l'on peut lire *Saccidananda*, ce qui signifie en sanscrit "Être-Conscience-Béatitude".



SALUT AU SOLEIL.

Pratiquée dans les ashrams, la pose du Cobra est une des postures de la salutation au Soleil. Contrairement à ce que l'on croit souvent, celle-ci n'est pas un enchaînement de postures de yoga millénaires. Son nom se réfère au rituel d'adoration quotidien des prêtres brahmanes, qui date probablement de

la période védique, mais sa pratique est bien plus récente. Après être tombée en désuétude, elle a été remise au goût du jour avec succès par un monarque indien enthousiaste et convaincu au début du XX^e siècle. Ensuite, elle n'a plus jamais quitté le yoga. Au point, parfois, qu'elle y soit confondue.

Une partie de ce beau-livre de Yaël Bloch fournit des informations à tout qui souhaiterait partir dans un ashram indien. À côté de conseils pratiques, il comprend le portrait détaillé d'une douzaine de lieux, avec des critères justifiant leur choix (le guru, la pratique posturale, les conditions d'accueil, l'orientation spirituelle ou le type de propositions). Le tout richement illustré.

Yaël BLOCH, *Ashrams, voyage aux sources du yoga*, Paris, Éditions La Plage, 2021. Prix : 34,95€. Via L'appel -5%= 33,29€.



Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

Les médias l'ont rendue familière. Infectiologue et cheffe de clinique à St-Luc Bruxelles, professeure à l'UCLouvain, Leila Belkhir a apporté sur les plateaux de télévision un regard neuf sur la pandémie. Son itinéraire, qui débute dans la station-service de ses parents, inspire désormais de nombreuses jeunes femmes.

Leila BELKHIR

« JE DOIS PARTAGER UNE PARTIE DE MA CHANCE »

– Leila Belkhir, vous êtes un des experts invités dans les médias depuis le début de la pandémie. Vous étiez préparée à cette célébrité ?

– Elle est plutôt le fruit du hasard. En mars 2020, on vivait le bazar dans les hôpitaux. Un jour, j'en ai eu marre d'entendre à la télé des gens qui n'étaient pas sur le terrain parler de la pandémie. J'ai alors accepté les invitations des médias. Au début, j'y allais pour expliquer ce qui se passait, puis les choses se sont enchaînées. Peut-être m'a-t-on appelée parce que je travaillais dans un hôpital académique. Ma façon de parler, d'expliquer a dû plaire. Cela relève du coup de chance. Fondamentalement, je suis une femme médecin qui s'occupe de maladies infectieuses. J'ai toujours voulu être médecin. Je ne me souviens pas avoir voulu faire autre chose. À la base, je voulais travailler à Médecins sans Frontières. Mais je me suis mariée et j'ai eu des enfants. Je n'oublie pas ce projet, toutefois il n'est pas d'actualité pour l'instant. J'ai aussi toujours bien aimé expliquer et enseigner. Finalement, j'ai la chance de pouvoir faire les deux.

– Votre père, tunisien, était venu en Belgique pour trouver du travail...

– Il est arrivé ici en 1963, à dix-sept ou dix-huit ans. À l'époque, on cherchait beaucoup de main-d'œuvre, en particulier à Caterpillar. Par la suite, il a suivi des cours du soir pour obtenir un diplôme en mécanique, et il est devenu garagiste. Puis il s'est marié avec ma maman qui, elle, était issue d'un milieu plus favorisé. Au début, elle travaillait comme secrétaire. Ensuite, ils ont repris la gestion d'une station-service Chevron, avec un garage et un commerce, à Marcinelle. Ils sont retournés avec ma sœur et moi en Tunisie en 1988, mais ils ne s'y sont pas plu. Ils sont donc revenus en Belgique et ont repris une station Texaco, mais là, du côté de Wavre. J'ai donc suivi toutes mes humanités à l'Institut de La Providence de Wavre. Leurs horaires de travail étaient assez prenants. Du sept jours sur sept, de 6h30 à 22h. C'est devenu lourd pour eux, d'autant qu'ils ont eu quelques petits problèmes de santé. Ils sont repartis du côté de Marcinelle au moment où j'étais en première année à l'unif. Je suis donc originaire et je suis née à Charleroi, où j'ai été à l'école Notre-Dame. Mais je suis attachée à Wavre parce que j'y ai tous mes souvenirs de quand j'étais adolescente.

– Quels souvenirs avez-vous de votre enfance ?

– Petite, j'ai vraiment vécu la vie de la station. Une pompe à essence, c'était aussi un commerce de proximité. On connaissait tous les gens des alentours. En humanités, je remplissais les rayons. J'ai aussi commencé à pouvoir tenir la caisse, ce que j'ai fait énormément. Lorsque, chaque année, nous retournions en Tunisie en famille, ma sœur et moi avons vite été confrontées à ce décalage entre ce que nous avons en Europe et ce village, sur l'île de Kerkennah, où il y avait beaucoup de pauvreté. Cela m'a beaucoup touchée. Et m'a permis de me rendre compte que j'avais de la chance d'être née dans un endroit où je ne manquais de rien et où je pouvais envisager tout ce que je voulais.

– Vous retournez en Tunisie ?

– Tous les ans. Je suis très attachée à ce pays. Je me sens belge, je suis née ici et j'ai toujours vécu en Belgique. Mais j'ai aussi des racines et un côté tunisien. Je vois plutôt cela comme une richesse. Toute ma famille est là-bas. J'y suis allée l'été dernier pour aider, très modestement, à Kerkennah, où il n'y a pas une famille qui n'a pas été endeuillée. Cela me touchait beaucoup d'agir ici et de ne rien faire là-bas. J'ai travaillé une dizaine de jours comme bénévole à l'hôpital et lors des campagnes de vaccination.

– Vos attaches avec le pays de vos parents sont fortes...

– On a souvent tendance à porter un regard négatif sur ceux qu'on appelle "les enfants de l'immigration". Je n'aime pas me définir ainsi parce que je me sens tout aussi belge que mon mari, qui est un "pur Belge" et qui s'appelle Pierre. Mais je considère comme une force de pouvoir aussi avoir cet autre côté méditerranéen, ce côté chaleur, avec la culture tunisienne.

– Vous avez suivi toutes vos études dans l'enseignement catholique ?

– Avoir eu ce bagage, cet enseignement chrétien, a été une richesse. J'ai toujours été attirée par les religions, et en particulier par l'histoire des religions. Il est utile de voir d'où proviennent leurs différences, et de comprendre ce qui explique la diversité des points de vue. Pour le reste, pour moi, la religion appartient au domaine du privé. On focalise parfois trop les gens par rapport à leurs convictions. Comme s'ils devaient s'identifier à cela. La religion est quelque chose que l'on vit en soi-même. Chacun peut l'expérimenter de façon différente. Je n'aime pas les étiquettes. On veut trop mettre les gens dans des clichés, dans des cases. À cause de cela, on perd ce qui fait leur richesse. Que sont les gens ? En général, ce n'est ni tout blanc ou tout noir, ou pour ou contre.

La vie est tellement pleine de nuances ! La gestion de la pandémie aurait été beaucoup plus sereine s'il y avait eu moins de clichés. Il m'arrive de refuser des interviews parce que je trouve que le sujet va être clivant et ne rien apporter.

« Si tu ne changes rien, rien ne changera. »

– Vous êtes-vous dit un jour qu'être femme et vouloir devenir médecin était presque impossible ?

– Je n'ai jamais eu l'impression ou le sentiment que j'aurais des barrières à franchir pour atteindre mon objectif. Je ne me suis jamais sentie différente, ni n'ai considéré que la parole d'une femme avait moins d'importance que celle d'un homme. Je suis légèrement féministe dans l'âme même si on ne peut pas mener tous les combats, aller à toutes les manif. Je ne suis pas dans l'extrême. Il faut juste du respect, dans un sens comme dans l'autre. Dans mon parcours médical, je n'ai jamais vécu le fait d'être une femme comme un handicap.

– Votre parcours a marqué d'autres personnes...

– J'ai de temps à autre des témoignages de jeunes femmes qui

me disent : « Ah ! Franchement, vous nous avez inspirées. » Que mon parcours scientifique ou académique puisse modestement inspirer, pourquoi pas, s'il peut motiver certaines jeunes filles à faire des études de médecine... Pourquoi ? D'abord parce que je suis une femme, ce qui joue dans un monde quand même fort divisé. Et puis, indirectement, il y a mes origines. Même si elles peuvent aussi être à doubles tranchants.

– Lorsque vous entrez à l'unif, ce n'est pas pour vous spécialiser dans les maladies infectieuses...

– En première année, à Namur en 1996, je m'étais dit : « J'aime beaucoup les enfants, je vais faire de la pédiatrie. » Et puis, un de mes cousins a eu une leucémie, alors qu'il avait cinq ans. Et je me suis rendu compte qu'aimer les enfants était une chose, mais les soigner était quand même différent. Parallèlement, nous avons eu des cours sur les microbes. Très vite, je me suis aperçue que j'aimais la microbiologie, et donc les maladies infectieuses. À la fin de mes études, j'ai été nommée à Saint-Luc.

– Vous être aussi professeure.

– Après ma thèse, qui a duré cinq ans, j'ai été nommée chargée de cours clinique. J'ai toujours bien aimé enseigner. Et parler. Cela ne me gêne pas de prendre la parole. Expliquer fait partie de mon ADN. Mais quand la pandémie finira, je ne veux pas rester publique. Je ne veux pas être un étendard. Je suis surprise qu'on m'invite encore sur un plateau TV : je pensais que cela s'arrêterait bien plus tôt. Donc, je ne veux pas non plus être politisée ni instrumentalisée. Je suis très lucide : cette période est un temps de ma vie où, peut-être, j'ai pu apporter un petit quelque chose. Mais cela va s'arrêter.

– Vous avez livré plus qu'un témoignage.

– J'ai apporté le regard de l'infectiologue à l'hôpital. Avec une vision relativement large, parce que je suis tout le temps en contact avec des gens. J'ai aussi un regard plus holistique, plus social. Mais je ne connais pas tout, loin de là. J'essaye plutôt de parler de ce qui relève de mon angle. Quand on me demande des pronostics, je réponds à chaque fois que je n'ai pas de baguette magique. Je le crois vraiment : la situation est tellement complexe qu'il est difficile d'avoir une vue parfaite de ce qui se passe et de ce qui se passera.

– Les politiques n'ont pas été à la hauteur ?

– Tout ce qu'ils font n'est absolument pas parfait, mais être politique en temps de pandémie n'est pas facile. Une leçon permanente de cette crise est le manque d'anticipation. Les décisions ont été prises le nez dans le guidon, à certains moments trop tard, parfois de façon décalée. Certains aspects auraient dû être anticipés. Je me demande s'il n'aurait pas fallu qu'il y ait certains politiques qui réfléchissent à une vision du long terme, pendant que les autres étaient dans l'action. Malgré tout, j'éprouve une certaine empathie pour eux, parce que la situation est compliquée et que tout le monde est fatigué. Je le vois à l'hôpital. Tout nous paraît plus difficile, parce qu'on passe notre temps à s'organiser, à se réorganiser. L'énergie du début n'y est plus. Pour les équipes, ça devient dur.

– Vous vous sentez fatiguée ?

– J'ai encore beaucoup d'énergie parce que j'arrive à me ressourcer. On ressent plus la fatigue dans l'ambiance générale à l'hôpital. Mais je reste optimiste. Sur ces deux ans, j'ai côtoyé davantage de décès que je n'en avais jamais connu auparavant. Cela permet de prendre conscience de la fragilité de la vie...

– En quoi croyez-vous ?

– Malgré tout, en l'être humain. Il y a des imbéciles, comme

partout, mais je reste fondamentalement convaincue qu'il y a plus de gens bien et bienveillants qu'on ne veut de temps à autre le faire croire. J'ai déjà été déçue, et je le serai encore. Mais j'ai l'occasion de m'occuper et d'aider des personnes réfugiées, et j'ai participé à des actions bénévoles diverses. Quand on va dans ce genre d'associations, on se rend compte de l'énorme quantité de personnes qui donnent de leur temps. Beaucoup de gens donnent. On n'insiste pas assez là-dessus. Dans les médias, on nous montre souvent la folie d'hommes porteurs d'une certaine agressivité. Sur les réseaux sociaux, dans certains commentaires, on voit une telle agressivité, une telle méchanceté ! Mais cela ne représente qu'une fraction de la population.

– Comment vous ressentez-vous ?

– Je suis une amoureuse de la vie. Un amour que je trouve dans tout ce que je fais au quotidien. Déjà, j'ai vraiment beaucoup de chance de ne pas avoir de soucis. Je travaille énormément, mais j'ai de formidables enfants, une chouette famille, de super amis, beaucoup de gens autour de moi que j'aime et qui m'aiment, de très bons collègues... Et il y a aussi ce métier que j'aime, malgré toutes les difficultés. Il me nourrit, réellement. Je ne suis ni une *superwoman* ni un superhéros. J'ai bien sûr des jours plus compliqués, des moments où cela ne va pas, où je pleure un peu dans ma voiture. Mais, en général, cela ne dure pas. Au boulot, il y a des collègues qui pleurent. Parfois, moi aussi j'en ai ras le bol. Mais, à côté, il y a tant de solidarité, on est là à se serrer les coudes. Je trouve cela très beau.

« Ma cocotte, tu dois contribuer à ce que cette société fonctionne ! »

– Pourquoi un tel amour de la vie ?

– Quand on a conscience d'avoir la chance extraordinaire qui est la mienne, il y a comme un devoir qui se met en place. Je ne peux que me dire : « Ma cocotte, toi, tu dois contribuer aussi à ce que cette société fonctionne, à ce que ça aille dans l'hôpital. » Je suis un petit moteur. Et j'aime ça. Je ne dis pas qu'on ne peut pas se plaindre. On a chacun une force et un bagage différents. Moi, j'ai la chance d'avoir beaucoup de force. J'estime que je dois redistribuer autour de moi une partie de cette chance-là.

– Comment redistribuer sa chance ?

– En donnant. Du temps, de l'écoute, de l'attention, de l'amour... En essayant de bien faire les choses. En étant bienveillant. Une citation a guidé ma vie : *If you change nothing, nothing will change*. Si quelque chose te paraît injuste, tu dois essayer de faire en sorte qu'elle ne le soit plus. Je ne sais pas si on y arrivera, mais au moins, on aura essayé. Quand je vois quelqu'un de malheureux, ou une situation qui n'est pas correcte, par exemple avec des réfugiés. Ou à l'hôpital. Au début de la crise, on avait interdit les visites aux personnes qui décédaient. Je trouvais cela inhumain, pas juste. Je suis montée au front. Je n'étais pas la seule. On a alors très vite fait marche arrière. À Saint-Luc, il y a aussi eu des personnes qui ont eu de gros problèmes financiers lors de la pandémie. Ce n'était pas juste. On a donc créé une cagnotte pour pouvoir redistribuer à ceux qui étaient en difficulté. Si on possède plus, il faut pouvoir partager. Je ne veux pas mourir dans un cercueil en or. La justice distributive est importante.

– Vivre, c'est partager ?

– Ah oui. Et on est tellement heureux quand on partage !

Le (quasi) verbatim de cette rencontre se trouve sur www.magazine-appel.be, onglet « Les plus ».

« *Son père l'aperçut et fut saisi de compassion* » (Luc 15,20)

NE PAS

SE TROMPER DE PÈRE !

Gabriel RINGLET



La parabole du fils prodigue, si elle raconte la joie du pardon, pose surtout un regard pénétrant sur la paternité de Dieu. Et par ricochet, elle interroge la "filialité".

Qu'est-ce qu'être père ? Et qu'est-ce qu'être fils ? Au départ du récit proposé par Jésus, comme il arrive encore aujourd'hui, la relation se veut strictement marchande : « *Donne-moi la part d'héritage qui me revient.* » Et le père s'exécute, sans discussion, dirait-on, comme s'il n'avait pas le désir ou le pouvoir de s'opposer à ce fils si pressé. La relation filiale n'est ici que de succession. De l'ultra connu : partir au plus vite en demandant son reste !

VITE, VITE !

La suite de l'histoire révèle tout le talent d'un Jésus d'Orient si habile à captiver son auditoire en l'entraînant sur les chemins de débauche et de retournement du fils à la dérive. Mais la vraie pointe de cette première partie du récit ne s'exprime-t-elle pas à travers l'étonnant verset 20 : « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut* » ? Ce ne peut pas être par hasard ou par coup de chance. N'est-il pas permis d'imaginer que, chaque jour, le père scrutait l'horizon ? « *Il s'est usé les yeux à faire son métier de père* », commente Régis Burnet, et à guetter « *l'improbable retour* ». Le Dieu dont parle Jésus à ses auditeurs est un Dieu de l'attente et de la patience, un Dieu du regard qui pose en éventail ses mains sur son front pour mieux scruter l'horizon, un Dieu du seuil de la maison.

Une fois de retour, le cadet ruiné, qui s'est beaucoup interrogé, éprouve le besoin de se confesser. Mais c'est à peine si le père l'écoute. Oui, il entend bien la conversion, mais pas question de s'attarder en humiliation. Il est là et ça suffit. L'heure est à la joie. Alors

que depuis des jours et des jours le père prenait le temps de regarder au loin et de patienter, le voilà soudain très pressé : vite ! Vite le plus beau vêtement, vite une bague au doigt, vite le veau gras, vite, vite... La patience de Dieu à attendre l'égaré n'a d'égale que son impatience à fêter le retrouvé.

LE LOINTAIN ET LE PROCHE

La fin du récit, tout aussi importante, met en scène la figure du "bon fils", mais pour mieux encore parler de son père. On entend la colère de l'aîné. Lui ne confesse pas son péché, mais sa vertu : jamais il ne s'est éloigné de la maison, jamais il n'a désobéi et jamais il n'a été fêté. À quoi sert encore d'être proche quand seul le lointain est récompensé ? La religion du père s'est-elle à ce point dévoyée, qui bénit la dépense sans honorer l'épargne ? Difficile pour lui de se faire entendre. Il n'a pas fait moins pour l'aîné que pour le cadet. Le premier est riche, alors que le second n'a plus rien. Mais le rapport, comme au départ, porte sur la relation. Le plus jeune, parce que dépouillé, a dû réinventer sa relation au père. Le plus âgé, parce qu'encore comblé, n'a pas su quitter une relation de succession. Il lui reste à marcher et à s'écarter pour en revenir à plus de "filialité".

Cette parabole d'une exceptionnelle modernité pose fondamentalement la question si actuelle de la bonne distance par rapport à Dieu. Elle raconte comment les deux fils se sont trompés de père. Le premier, par trop de distance dans l'indépendance, et le second, par trop de proximité dans l'obéissance. On peut donc s'écarter de Dieu en s'en croyant proche et s'en rapprocher en s'en sentant éloigné. Le plus jeune l'a compris. Le plus vieux sera-t-il capable, à son tour, d'un tel retournement ? On rêve d'ajouter une finale à la parabole où le père, tout joyeux, ferait vite tuer le second veau gras pour fêter l'aîné enfin retrouvé. ■

Lectures spirituelles



TERRE SAINTE EN AQUARELLES

Cet ouvrage invite à un pèlerinage pas comme les autres. Préfacé par Janthial De Haan, ce magnifique récit illustré est parsemé de références bibliques. Au-delà des divisions autour du Sépulcre, c'est de manière très originale que se fait en dessins ce voyage en terre déchirée et attachante. Au fil des pages, on arpente le désert, la mer morte, Jéricho, Jérusalem, Bethléem, Nazareth, le lac de Tibériade, Capharnaüm et d'autres lieux moins connus. On y trouve aussi des précisions sur le territoire palestinien. En étant émerveillé par la qualité des aquarelles. (T.M.)

Dominique de HAAN, *Terre sainte, terre des hommes*, Bonchamp-lès-Laval, Pierre Tequi, 2021. Prix : 28€. Via *L'appel* : - 5% = 26,60€.



AUX FOURNEAUX AVEC HILDEGARDE

La moniale bénédictine du XII^e siècle Hildegarde de Bingen, visionnaire, illustratrice, compositrice et fondatrice de monastère, s'est toujours intéressée à l'alimentation et à ses vertus médicinales. L'autrice de cet ouvrage a rassemblé cent septante de ses recettes qui font appel à de nombreux ingrédients existant déjà au Moyen Âge, tels que l'épeautre, les châtaignes, le fenouil et bien des herbes et épices que l'on cultivait dans les monastères. Une belle occasion de mettre en pratique en cuisine cette alimentation bonne pour la santé, vivifiante et dynamisante. (B.H.)

Marie-France DELPECH, *Cuisiner avec Hildegarde de Bingen*, Paris, Le Rocher, 2021. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



CITOYEN-CHRÉTIEN

L'auteur, religieux dominicain et prêtre, explique aux catholiques de France qu'ils n'ont à être ni des valets d'une loi ni du séparatisme au nom d'une interprétation fautive de la supériorité de la loi de Dieu sur celle de la République. Dans la situation critique où se trouve le christianisme et par rapport à la conception même du bien commun, les catholiques peuvent être une force d'entraînement des chrétiens des autres Églises, des fidèles des autres religions et de ceux qui ne croient pas. Au lieu d'être des acteurs publics de seconde zone n'ayant rien à faire et à dire en politique. (J.Bd.)

Bernard BOURDIN, *Catholiques : des citoyens à part entière ?*, Paris, Éditions du Cerf, 2021. Prix : 8€. Via *L'appel* : - 5% = 7,60€.



BASES DU JAÏNISME

Religion indienne née au V^e siècle av. J.-C., la philosophie du jaïna digambara a pour but ultime la connaissance et la délivrance du Soi, « *substance animée aux prises avec le karman* », c'est-à-dire les actions concrètes de chacun. Au Ve siècle apr. J.-C., ces principes ont été mis par écrit en prakrit par l'érudite indien Kundakunda. Ce petit livre reprend ce texte fondateur sous forme de principes énumérés en dix chapitres, veillant à aider le Soi à se libérer du poids et de la (mauvaise) influence de son karman. (F.A.)

KUNDAKUNDA, *La quintessence du Soi*, Paris, Rivages Payot, 2021. Prix : 7,50€. Via *L'appel* : - 5% = 7,13€.



REVENIR À SOI

La société impose aux hommes un modèle de comportements qui finit par les déstabiliser. Peuvent alors intervenir des « praticiens tantriques », tel le Bruxellois auteur de ce petit livre. Souvent considéré comme une technique érotique, le tantrisme incorpore corps, désir et sexualité. Mais il permet surtout de relier corps et âme et, par le toucher, la voix, les odeurs, les sons... de retourner aux sensations. Proposant d'« *accéder à l'essence par les sens* », il marie désir et spiritualité, libère et fait renaître l'homme et ses émotions. Il revient alors à lui, « *dans la nudité et le ressenti de l'instant* ». (F.A.)

Aliam Karim RIZZI, *Tantra, intimité au masculin*, Arles, Actes Sud, 2020. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.



L'ENTREPRISE ALTRUISTE

Sous ce titre paradoxal, les auteurs proposent le récit d'entreprises ayant privilégié le bien-être de leur écosystème – clients, fournisseurs, communautés locales et même actionnaires – plutôt que leur rentabilité à tout prix. Servir l'autre, sans condition. Une banque suédoise qui privilégie ses agences locales, une entreprise pharmaceutique japonaise au service des malades, une laiterie française qui rémunère ses fournisseurs près du double du prix du marché... Autant d'utopies ? Pas si folles, si l'on croit que le don et la confiance en l'humain rapportent leur pesant de sens. (D.C.)

Isaac GETZ & Laurent MARBACHER, *L'entreprise altruiste. S'enrichir en donnant tout*, Paris, Flammarion, coll. Clés des Champs, 2021. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.

À la recherche du bonheur

EUDÉMONISME,

UNE VALEUR REVISITÉE

Josiane WOLFF

**Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon**



**L'obscurité
peut s'abattre
à tout moment
dans n'importe
quel endroit du
monde.**

Il est un exercice que je prends plaisir à m'imposer en janvier : revisiter une de mes valeurs (certitudes ?) et tenter d'en (ré)évaluer la pertinence. Je pratique cette analyse comme un clin d'œil à mon éducation judéo-chrétienne, car je choisis pour ce faire le jour de la Saint Thomas d'Aquin (le 28), homonyme de l'apôtre qui déclarait « *devoir le voir pour le croire* ». Cette année, à la suite des *liberté, égalité, solidarité, justice sociale*... largement inspirées de la Déclaration universelle des droits de l'homme qui soutiennent les combats sociétaux d'un centre d'action laïque, je me suis penchée sur l'eudémonisme (du grec *eudemonia*, heureux). C'est en effet une conception de vie défendue par la grande famille laïque à laquelle j'appartiens.

PLAISIR N'EST PAS BONHEUR

L'eudémonisme est une doctrine philosophique posant comme principe que le bonheur est le but de la vie humaine, sa finalité naturelle. Elle se différencie en cela de l'hédonisme qui est la recherche du plaisir. Pour faire simple, disons que le plaisir est un moment bref et intense de bien-être tandis que le bonheur est une sensation plus profonde, apaisée, un état d'esprit, une prise de conscience graduelle sur le long terme. Le plaisir est souvent lié à un événement isolé, une personne, une substance, une jouissance qui libère une tempête d'endorphines dans notre corps. Le bonheur serait, quant à lui, une longue aventure, vécue comme agréable, sur un chemin de vie parsemé de cailloux et de fleurs.

En (re)prenant connaissance de divers enseignements, je me suis attardée sur Aristote et sa sagesse qui renoue avec l'esprit grec. Dans son *Éthique à Ni-*

comeque, le bonheur apparaît comme la finalité véritable de l'existence, l'action étant le moyen propre à l'atteindre. « *Le bonheur n'est pas un bien parmi d'autres, il est le Souverain Bien* ».

UNE QUESTION DE CONFIANCE

Par souci de "Critique de la Raison pure", impossible d'éviter Kant. Dans ses *Fondements de la métaphysique des mœurs*, il écrit : « *Le bonheur est un concept indéterminé, et inatteignable puisque nous ne savons pas réellement ce que nous désirons et si désirs il y a, ces derniers peuvent nous mener au malheur car le bonheur est un idéal de notre imagination (...) aucune action ne peut favoriser ce dernier* ». Avec lui, pas d'enthousiasme délirant, mais une petite douche froide qui réveille le rêveur. Après Kant, j'ai d'ailleurs bien failli changer de thème pour mon introspection annuelle...

Un coup d'œil chez Wikipédia m'a rappelé que « *l'eudémonisme se fonde sur une confiance générale en l'être humain qui reste la clé irremplaçable de l'humanisme* ». Une question s'est alors insidieusement glissée dans mon esprit : ai-je encore confiance en l'Être humain ? J'ai toujours réalisé que ce qui me donne l'énergie d'agir est de croire en la perfectibilité et en l'évolution de l'humanité. De croire aussi en ce médiateur universel qu'est l'amour fraternel. M'arriverait-il d'en douter ?

Je me dis que, bien sûr, l'obscurité peut s'abattre à tout moment dans n'importe quel endroit du monde et que celles et ceux qui refusent systématiquement toute modération ou toute alternative pacifique à une divergence d'opinions en sont les précurseurs. Ils me confrontent à mes peurs, d'autant qu'ils se tiennent aujourd'hui, sans complexe, sur le devant de la scène médiatique. Cependant, après analyse je persiste et signe : quelques enragés jusqu'au-boutistes ne me feront jamais douter ni du potentiel d'élévation de conscience du genre humain ni de la possibilité d'être heureuse. Jamais. ■

À propos d'une exposition récente

BANKSY : GÉNIE

Laurence FLACHON

Pasteur de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



L'artiste britannique dénonce le consumérisme en détournant deux œuvres rappelant l'iconographie chrétienne traditionnelle.

Transmettre : « Faire passer », « Faire passer ce que l'on possède en la possession d'un autre », indique le dictionnaire. À l'heure de la crise des institutions et de la critique des instances de légitimation au nom d'un individualisme toujours plus poussé, la transmission est un beau défi qui ne se pense plus, depuis longtemps, à sens unique. Elle nécessite de la confiance, du désir et de la diversité dans nos manières de communiquer. Nous vivons de ce que nous recevons et consentons à partager, à "faire passer".

Une exposition à Bruxelles a récemment été consacrée à Banksy, l'un des plus fameux artistes du *street art* qui est parvenu jusqu'ici à garder l'anonymat. C'est une œuvre puissante et subversive que la sienne : elle dénonce les travers de notre société de consommation, nos divertissements fondés sur l'exploitation, nos asservissements qui n'en ont pas l'air et nos compromissions inavouées.

Voici deux œuvres de Banksy que l'on pourrait mettre en rapport, notamment, avec ces deux paroles de l'évangile : « *Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.* » (Matthieu 6, 24) et « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Matthieu 25, 40)

SALE ENDS, 2017

Une lecture immédiate perçoit le désespoir de ces personnes face à l'annonce de la fin... des soldes. La proximité des corps n'est pas sans évoquer les

agglutinements dans les magasins. Mais cette composition rappelle également l'iconographie classique des personnages en deuil au pied de la croix. Le motif du chagrin a changé : on ne pleure plus la mort de Jésus, donc la fin d'une relation avec un être aimé et respecté, mais la fin d'une période d'acquisition avantageuse de choses. À la croix s'est substituée une enseigne rouge semblable à celle des grands magasins. Banksy actualise le récit du veau d'or et nous parle de l'une de nos idoles contemporaines : le consumérisme.

CHRIST WITH SHOPPING BAGS, 2004

L'œuvre représente la crucifixion de Jésus-Christ, mais Banksy a supprimé la structure de la croix. À la place des clous plantés dans ses mains, des sacs qui semblent suinter de sang noir ont été dessinés, chacun orné d'un ruban rose. Des cadeaux dépassent des sacs, y compris des symboles de l'enfance : le sucre d'orge et Mickey Mouse. L'intrusion du consumérisme dans les mains de Jésus-Christ souffrant suscite un sentiment de malaise. L'image est une satire du mercantilisme moderne en même temps qu'elle dénonce le détournement des célébrations chrétiennes. Jésus semble alourdi par les sacs de courses, symbolisant les dommages causés par le consumérisme aux valeurs mises en avant par le christianisme - charité, compassion, pardon et reconnaissance. Le sang noir qui suinte évoque à la fois le sang du crucifié et celui des personnes dont la force de travail est exploitée pour produire les biens nécessaires aux excès de la société de consommation.

Le fait qu'un artiste contemporain reprenne des symboles chrétiens pour dénoncer certains travers de notre société nous interpelle. Sommes-nous prêts à dire à la génération suivante : « *Les motifs qu'ils ont de louer le Seigneur et les merveilles qu'il a faites* », comme nous y invite notamment le psaume 78 ? Partager ce que l'on croit, ce qui nous touche... et s'ouvrir à ce que cela suscite chez l'autre. Charles Pépin a raison d'écrire : « *Toute émotion esthétique nous souffle la possibilité d'une communauté humaine.* ■

Charles PÉPIN, *Quand la beauté nous sauve*, Paris, Marabout, 2020. Prix : 7,20€. Via L'appel - 5% = 6,84€.

OU VANDALE ?



© D.R.

SALE ENDS, 2017



© D.R.

CHRIST WITH SHOPPING BAGS, 2004

Oser aller vers l'autre

CONSOLER POUR ALLÉGER ET RÉPARER

Sauver une âme en souffrance, "rendre entier" celui qui est dans la peine est l'enjeu de la consolation. Anne-Dauphine Julian et le psychiatre Christophe André consacrent chacun un livre à cette mise en actes de la compassion.

Michel LEGROS

« **A**nne-Dauphine Julliard a perdu ses deux filles, Thais, en 2007 et Azylis, dix ans plus tard, décédées d'une maladie extrêmement rare, la leucodystrophie métachromatique. Plongée dans une souffrance sans nom « semblable à la fin du monde », elle ouvre son cœur en publiant *Consolation*. À l'entame de cet ouvrage, elle définit la consolation comme « une histoire d'amour écrite à l'encre des larmes. C'est la rencontre de deux cœurs : un cœur qui souffre et un cœur qui s'ouvre ». Elle rappelle que « consoler vient du latin et se traduit par "rendre entier". Voilà le véritable sens de la consolation qui a pour unique vocation de rendre entier, de réparer le corps brisé, de réconcilier l'âme déchirée, de remettre debout le corps rompu. Consoler, c'est réparer les vivants dans leur intégralité et leur intégrité. Les rendre entiers avec leur vide, leur peur et leur manque ».

DOUCEUR, FRATERNITÉ...

Christophe André, dans son nouveau livre, *Consolations. Celles que l'on reçoit et celles que l'on donne*, la rejoint par son témoignage. « J'ai longtemps été aveugle à la consolation, écrit-il. En tant que psychiatre, je me contentais de soigner ; en tant qu'auteur, d'expliquer et d'encourager ; en tant qu'humain, de réconforter. » Mais, tombé malade à son tour, « la mort m'a pris dans le creux de sa main, puis m'a reposé dans la vie ». Il comprend alors qu'à côté de la science et de la bienveillance, il peut apporter d'autres choses aux patients pour les aider et les consoler : douceur, fraternité, sincérité, spiritualité... La consolation, à ses yeux, n'est pas une recherche de solutions. Elle n'a pas pour objectif de modifier le réel, mais d'alléger le sentiment de souffrance.

« Personne, observe de son côté Anne-Dauphine Julliard, n'est épargné par la souffrance. Parce qu'elle fait intrinsèquement partie de l'existence. Elle s'impose à nos vies, toutes nos vies, même les plus chanceuses, les plus privilégiées, les plus belles à regarder. » Elle ne se soigne pas, ne se guérit pas. Elle s'éprouve et se vit seule. « Elle n'est pas révoltante. Ce qui est révoltant, c'est la souffrance non consolée, celle qui isole, qui met au ban de la société. » Mais il est difficile de s'en approcher. Face à elle, on est vite désemparé, parce qu'elle dérange.

« À la mort de nos deux filles, se souvient l'autrice, Loïc, mon

époux, et moi-même étions au milieu des ténèbres, accrochés l'un à l'autre pour ne pas sombrer. Je n'ai jamais été aussi proche de lui et pourtant, nous n'avons jamais été aussi éloignés l'un de l'autre. Parce qu'à cet instant précis, nous étions ensemble physiquement, mais seuls, chacun dans l'intimité de son âme. Nous partageons la douleur, la peine, et les larmes, mais pas la souffrance. Quand nous souffrons, nous avons plus que jamais besoin des autres. »

ENVOYER UN SOS

La souffrance a besoin d'être dite. Parler de ses peines, c'est déjà se consoler. Il faut être capable et accepter de demander de l'aide dans ces moments. Envoyer un SOS. « On oublie trop souvent que le terme SOS reprend les initiales de l'expression anglaise "save our soul", "sauvez nos âmes", précise Anne-Dauphine Julliard. Il dit la détresse dans laquelle on se trouve. Tel est l'enjeu de la consolation. Il s'agit de sauver, non pas nécessairement une vie en danger, mais une âme en souffrance. La sauver des ténèbres et de l'isolement. »

La souffrance s'exprime aussi hors des mots. Elle se déverse dans les larmes. Qui, pourtant, aujourd'hui encore, sont trop souvent considérées comme une faiblesse et proscrites. « Pleurer, c'est historiquement entendu comme s'apitoyer sur son sort. "Sois fort, ne pleure pas", sommet-on aux petites filles comme aux garçons. On ravale ses larmes, sans s'attendrir, comme on essuie son nez d'un revers de manche. Pourtant, pleurer, c'est avoir confiance dans le monde. Dévoiler sa blessure sans crainte d'être blessé. Consoler, ce n'est pas nécessairement sécher les larmes. C'est souvent les laisser couler. »

Christophe André, de son côté, estime que l'aptitude à consoler fait partie des capacités dont les humains sont équipés dès leur naissance. La consolation est, en quelque sorte, la mise en actes de la compassion. Nous sommes une espèce consolatrice. « Nous sentons souvent, face à quelqu'un qui pleure, se lever en nous, dans notre corps, l'envie de poser notre main sur son épaule, ou de l'embrasser, et dans notre bouche, l'envie de dire des mots réconfortants. » Pour permettre cela, il s'agit juste de lever le frein de la pudeur, de l'inhibition, de la crainte de mal faire. « Il suffirait d'une caresse, estime Anne-Dauphine Julliard, une parole, un simple sourire. Un tout petit rien à la portée de chacun. »



BESOIN DES AUTRES.
Pour contrer ce sentiment qui isole et rejette de la société.

UN PETIT PAS

Chacun peut agir sur la douleur de l'autre. Cela suppose que l'on s'implique, que l'on fasse un pas. Un petit pas qui, pour beaucoup, reste cependant encore bien trop grand, peut être même infranchissable. Il est en effet difficile de s'approcher de la souffrance. On est vite désemparé. Cela renvoie à ce qu'on ne veut pas voir : notre finitude. Or, cette vulnérabilité et cette finitude sont un aspect inévitable de la vie humaine. Le docteur André parsème son ouvrage de témoignages de personnes éprouvées par la vie, ainsi que de textes d'écrivains d'hier et d'aujourd'hui. Parmi lesquels Érasme : « *Comme la vie des mortels est de toutes parts remplie de calamités et que rares sont ceux à qui il est permis de ne pas s'affliger de leur sort, nul devoir ne survient plus souvent que de soulager nos amis par des paroles de consolation. Il faut cependant le faire habilement, de peur que semblables à des médecins inexpérimentés, nous n'aggravions une blessure encore à vif et toute fraîche au lieu de l'adoucir.* »

Cela lui donne aussi l'occasion, par cette sorte "d'anthologie des consolations" de parcourir mille et une manières de vivre, d'accepter, d'entendre, voire de refuser la consolation. Car, elle est une remise en lien avec le genre humain, capable d'apaiser tous nos chagrins. Comme l'écrit le philosophe Alain : « *Il faut s'appliquer à se consoler, au lieu de se jeter au malheur comme au gouffre. Et ceux qui s'y appliqueront de bonne foi seront bien plus vite consolés qu'ils ne le pensent. Mieux vaut se reconforter que se laisser glisser et préférer la consolation à la rumination.* »

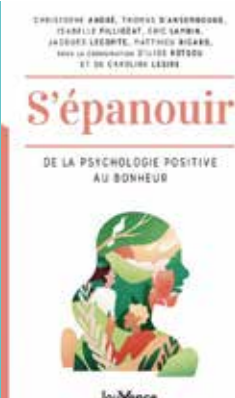
Ainsi la nature, les animaux, l'art et la musique peuvent-ils être des adjuvants utiles et efficaces. La méditation peut également consoler parce qu'elle aide à aborder la souffrance, permet de la reconnaître et de l'accueillir. Comme le notait Stendhal : « *C'est un moyen de se consoler que de regarder sa douleur de près.* » « *Puisqu'elle est un rendez-vous régulier avec nous-même,* confirme Christophe André, *la méditation nous apprend à fréquenter nos souffrances au jour le jour. Elle nous apprend aussi à côtoyer tout ce qui fait la vie belle. Car on médite également sur les moments heureux de notre existence, ce qui les fait entrer plus profondément en nous.* »

Les bouddhistes, en effet, comparent la méditation à la flamme de la bougie qui ramollit la cire de ses certitudes. Ainsi, conclut Anne-Dauphine Julliard, citant Marc Aurèle : « *Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être, mais aussi la sagesse de distinguer l'un de l'autre. Cette peine est la mienne. Je ne peux la changer, ni l'oublier, ni l'effacer, ni la chasser d'un revers de main, comme on balaye une mouche qui agace. Je ne veux pas la vivre, mais je dois la vivre. Simplement la vivre. Vivre la peine. Et le deuil.* » ■



Anne-Dauphine JULIARD, *Consolation*, Paris, Les Arènes, 2020. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€. Version poche J'ai Lu. Prix : 6,90€. Via *L'appel* : - 5% = 6,56€.
Christophe ANDRÉ, *Consolations. Celles que l'on reçoit, celles que l'on donne*, Paris, L'Iconoclaste, 2022. Prix : 21,90€. Via *L'appel* : - 5% = 20,81€.

*Au-delà
du corps*



S'ÉPANOUIR

Voici quelques grandes idées pour s'épanouir au quotidien selon Ch. André, Th. d'Ansembourg ou M. Ricard. Si, comme les neurosciences l'ont prouvé, le cerveau d'un adulte reste plastique, il semble qu'on puisse changer à tout âge la façon de fonctionner aux niveaux individuel, interpersonnel et

sociétal. Ce livre accessible et pratique regorge d'outils et de références pour tout qui souhaiterait poursuivre dans l'observation et l'engagement de son environnement de manière bienveillante. (J.Bd.)

Ilios KOTSOU et Caroline LE-SIRE, *S'épanouir : de la psychologie positive au bonheur*, Saint-Julien en Genevois, Jouvence Poche, 2021. Prix : 7,90€. Via *L'appel* : - 5% = 7,51€.

Lisette Lombé, poétesse et performeuse

Stephan GRAWEZ

SLAMER POUR DÉCORSETER LA POÉSIE

Artiste plurielle et de combat, Lisette Lombé manie les mots pour porter haut et fort ses engagements. Poétesse, autrice, collagiste, performeuse et slameuse... l'artiste se veut aussi pédagogue.

« **O**ui, le mot poétesse résume bien l'ensemble de mon travail et le fil qui est tendu entre mes diverses activités. La poésie occupe la plupart de mon temps. Quand je m'exprime sur le papier, je suis autrice. Quand j'aborde la dimension graphique de ma poésie, je suis collagiste. Quand je suis sur l'axe de la transmission, je me sens animatrice, et parfois formatrice selon les publics. Quand je suis dans un format performé, je me sens plutôt slameuse. »

La poésie, Lisette Lombé est tombée dedans toute petite. « J'écris depuis l'enfance. L'écriture m'a toujours accompagnée. Le côté artistique est venu plus tard », évoque cette Belgo-Congolaise au regard bien affirmé. Née en 1978 à Namur, elle ne cache pas ses blessures et ce qui a déterminé ses choix. Victime d'une agression assez violente dans un train en 2015, elle subit aussi un burn-out la même année. La remise en question sera profonde. « J'avais été enseignante pendant sept ans. Puis, j'ai eu envie de changer et de vivre à un autre rythme. » La décision de mettre ses talents artistiques au service de thèmes sociaux et des droits des femmes ou des personnes racisées est profondément assumée.

POÉSIE ENRAGÉE ET ENGAGÉE

Être définie comme une femme de combat ne la dérange pas. « Je peux être ce genre de femme. Car la poésie m'a redressée. Mon entrée dans le monde artistique est tout de même fort liée à mon burn-out. J'ai donc pu être une femme de combat. » Si elle utilise le passé, c'est que le confinement s'est invité depuis deux ans sur son parcours. « Il m'a quand même fait évoluer. À partir du moment où on était plutôt dans le canapé que sur les barricades, on a recherché comment se rassembler, comment continuer à avancer, à revendiquer... Et comment continuer à faire vivre un côté 'célébration', le côté qui fait du bien au cœur, au corps et à l'âme. »

Le confinement est donc une sorte de petite parenthèse dans les activités que Lisette Lombé porte maintenant depuis quelques années. « Les ateliers d'écriture que j'anime se déroulent souvent auprès d'associations de femmes qui défendent certains droits. Donc, ce ne sont pas que des ateliers littéraires ou de poésie pure, ils sont également reliés à des questions de racisme, de féminisme, d'excision, d'orientation sexuelle, de transition écologique... Je suis appelée dans des endroits où j'utilise les outils poétiques et d'écriture pour permettre à ces publics de s'exprimer. »

Son passé d'enseignante nourrit cette dimension pédagogique. « Être invitée et attendue est plus valorisant. Cela m'a appris à être plus souple dans mes approches, parce que les publics sont très différents selon que vous animez une classe de l'enseignement en alternance, du secondaire ou d'une haute école artistique. Je dois m'adapter constamment. Cela reste énergivore, mais je suis contente de travailler avec des jeunes étudiants. Je suis celle qu'on invite de l'extérieur pour donner du souffle et de la respiration. J'aborde la poésie sous l'angle de la créativité, de ce que j'ai envie de dire sur le monde ; plutôt que sous l'angle de la grammaire ou de l'orthographe. »

SLAMMER, RESPIRER

« Pour moi, le slam est un dispositif qui permet de partager de la poésie de manière plus démocratique. Cela naît d'une envie de personnes qui se disent : 'Comment va-t-on faire pour que des gens puissent partager et entendre de la poésie ?' Les règles sont simples : des textes lus en trois minutes maximum, afin que les personnes les plus connues ou les plus à l'aise avec l'oral

ne monopolisent pas la scène. On doit avoir écrit le texte soi-même. C'est récité à cappella, sans costume, sans musique et sans décor. »

Tous les goûts sont dans le slam : prose, rime, sujet sociétal ou intimiste, rythmique rapide ou lente. « À partir du moment où il y a eu un choix de se désengager de la rime, de se décorseter, de se donner de la liberté, d'aller vers la prose poétique, il va falloir trouver une autre manière d'entrer en poésie. Soit avec des images fortes (des comparaisons, des métaphores), soit avec une rythmique qui est très importante, avec cette anaphore, cette répétition qui permet de faire entrer du souffle et de la cadence. Soit encore avec tout un travail de musicalité à aller chercher. C'est effectivement toujours la rime, mais les assonances, les allitérations, tout ce que l'on peut faire sonner au niveau de la langue va apporter de la musicalité sans musique. »

Pour Lisette Lombé la particularité du slam c'est aussi de parler à partir de soi. Au début, les textes sont souvent cathartiques. « Il y a quelque chose qui bouillonne à l'intérieur et qui justifie qu'on doive le partager en public. C'est clair que mes premiers textes de slam abordaient les questions de racisme, des féminismes, du droit des femmes. Au-delà de ces thèmes, ce qui les relie est une espèce de soif de respect. »

BELGO-AFRICANITUDE

Le respect, Lisette le chérit et le transmet. Car, pour elle, être belgo-congolaise n'a pas toujours été simple ni facile. « Il y a d'abord le fait de porter une altérité sur son visage. Qui que l'on soit. L'actualité nous le redit par le biais des faits divers. Quand on voit des stars qui se font arrêter à l'aéroport, on reste un Noir. Quand on voit ce qui est arrivé à Cécile Djunga, notre miss météo africaine... Une altérité qui fait que dans mon quotidien, pour louer un appart, pour chercher un travail, si je suis une personne lambda, je serai plus exposée. Être une personne racisée, c'est avoir un marqueur de couleur qui fait que l'on est plus exposé aux discriminations. Cela reste. »

Mais les choses évoluent. Même si c'est à un rythme moins cadencé qu'un slam endiablé. En 2017, la ville de Liège, où elle réside, l'a faite citoyenne d'honneur pour l'ensemble de son œuvre. Pour soutenir la démarche d'artistes belgo-africains, le Prix Brumer/ Golden Afro Artist Award est décerné chaque année. En 2020, Lisette Lombé a été récompensée pour son livre *Venus Poetica*. L'année suivante, son recueil poétique *Brûler brûler* a reçu le prix Grenades, un prix littéraire décerné à une femme.

Même si les personnes issues de la diversité sont récompensées et les médias plus attentifs à les inviter lors d'émissions et débats, Lisette Lombé souligne qu'un fossé subsiste toujours entre, d'une part, cette représentativité en hausse et, d'autre part, la persistance de discriminations systémiques. Attentive aux discriminations et situations d'exclusion, Lisette Lombé sortira (chez Robert Laffont, en mars) un recueil de textes, *Histoires de femmes*, issus d'une intervention à la prison de Roanne avec la romancière Delphine de Vigan. ■

www.lisettelombe.com

LOMBÉ Lisette, *Brûler brûler brûler*, Paris, L'Iconoclaste, coll. L'Iconopop, 2020. Prix : 12€. Via L'appel : - 5% = 11,40€.

LOMBÉ Lisette, *Venus Poetica*, Amay, L'Arbre à paroles, 2020. Prix : 12€. Via L'appel : - 5% = 11,40€.

Spectacle : *Brûler Danser*, en cocréation avec Cloé du Trèfle, le 15/03 au festival Corps de Textes, Théâtre de Liège, place du XX-août 16, 4000 Liège. www.theatredeliège.be

De la philo sur Musiq 3

PASCALE SEYS, LA PASSION DE TRANSMETTRE

Ultracréditarianisme. Derrière ce mot savant et difficilement prononçable se cache une pratique qui, si elle a toujours existé, a gagné un regain d'activité avec les réseaux sociaux : l'art de parler de ce que l'on ne connaît pas. Il vient du latin *crepida* et de l'histoire, racontée par Pline l'Ancien, d'un cordonnier donnant des leçons de dessin à un peintre. Charles Darwin en a fait une description hélas trop vraie : « *L'ignorance engendre plus fréquemment la confiance en soi que ne le fait la connaissance.* » Tout cela, Pascale Seys l'a raconté en décembre dernier dans son *P'tit shoot de philo* sur Musiq 3, texte repris, parmi trente-neuf autres, dans le recueil qu'elle vient de publier, *Refaire un petit coin de monde*.

Ces capsules radio de trois minutes, avec une version vidéo pleine d'humour visible sur les réseaux sociaux, qui ont succédé en 2020 aux *Tics de l'actu*, permettent à la journaliste de décrypter un concept, une notion, une idée sous un angle philosophique : Pourquoi penser est-il nécessaire ? À l'ère du vide et du numérique, faut-il disparaître pour exister ? Que veut dire être soi-même ? « *Juger au sens philosophique, examiner par la pensée, c'est faire le tri entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, commente-t-elle. Le rempart contre le scepticisme, le complotisme, les préjugés, ce sont les grandes pensées qui ont*

eu le courage d'affronter les questions de l'existence. »

BOÎTE DE PANDORE

Pour chaque billet, elle se demande s'il est susceptible d'intéresser l'auditeur. Même lorsqu'il est consacré à un sujet qui, *a priori*, ne l'attire pas. Tout est question d'écriture et de pédagogie. Dans *Les Mythes de l'actu*, un autre microprogramme qu'elle anime depuis septembre 2021, elle part à la recherche d'expressions et mots issus de la mythologie grecque dont nous ne connaissons pas toujours l'origine : la pomme de discorde, la boîte de Pandore, le pactole... « *Nous sommes des êtres parlants, notre rapport au monde est fondé sur la langue. Mais comment le sommes-nous par la manière dont nous en parlons ?* »

Enfant, Pascale Seys voulait devenir vétérinaire. Mais, à l'adolescence, elle se rend compte que les écrivains l'intéressent car ils mettent des mots sur ses appréhensions et intuitions. Elle se lance alors dans des études littéraires et, tandis qu'elle planche sur sa thèse de philo, elle commence à présenter sur *Musiq3* des concerts internationaux. Petit à petit, ses émissions s'ouvrent à la musique, à la littérature, au théâtre. Ainsi naît en 2011 *Le Grand Charivari*, un long entretien

Propos recueillis par Michel PAQUOT

hebdomadaire au cours duquel une personnalité partage ses goûts musicaux. En 2017, lui succède *La Couleur des idées* davantage orientée vers les domaines de la pensée et qu'elle présente aujourd'hui en alternance avec Simon Brunfaut. Au fil des semaines, ont défilé devant leur micro Vinciane Despret, André Comte-Sponville, Caroline Lamarche, Manon Garcia ou Barbara Cassin.

Dans le même temps, la jeune femme donne des cours de philo aux architectes à l'UCLouvain et dans deux écoles d'art, le Conservatoire et l'École supérieure des Arts de Saint-Luc. « *Ce sont des activités qui se nourrissent entre elles et s'augmentent, considère-t-elle. Ce qui les relie toutes, c'est la transmission. Il est passionnant de transmettre des choses qui ne sont pas seulement volatiles, éphémères, mais qui s'inscrivent dans quelque chose de plus durable.* » Voilà pourquoi elle rassemble aussi ses chroniques dans des recueils de « *philosophie vagabonde* ».

ÉCLAIRER LE QUOTIDIEN

Pourquoi un tel intérêt pour la philo ? « *J'estime qu'il y a plus de joie dans la compréhension des choses. La théorie, c'est ce qui permet de réfléchir à sa pratique, elle vient éclairer le quotidien. La philo permet d'apprendre comment nous fonctionnons, comme corps, comme âme, comme animal social et politique. Elle nous console de notre difficulté à comprendre ce que nous vivons. C'est une discipline ouverte et créatrice de sa propre vie, parce qu'elle est faite d'hypothèses, de propositions, de contre-propositions. Elle offre un très large éventail de compréhension de l'existence. Elle ajoute une dimension à la vie, l'enrichit.* »

Médias
&
Immédi@ts

ÉVASIONS INTELLIGENTES

Comment faire des jeux de type télé-réalité sans trop renier ses missions de service public ? *L'Escape Show* essaie de relever le défi. C'est un *escape room*, repiqué à la tv commerciale VTM, où des people doivent résoudre des énigmes scientifiques pour avancer, et qui possède donc des vertus tant divertissantes qu'éducatives. Domage toutefois que les propos des animateurs soient parfois un peu lourds et si téléphonés que la visée pédagogique du programme devient trop patente...

L'Escape Show, saison 2, 7 épisodes, me 20h05, Tipik (RTBF).

GLACE GROENLANDAISE

En 1909, un capitaine danois mène une expédition polaire pour réfuter la revendication des États-Unis sur le nord-est du Groenland, prétextant du fait que le Groenland est divisé en deux morceaux. S'aventurant seul sur la glace avec un membre inexpérimenté de son équipage, il trouve la preuve que le Groenland est une seule île. Mais le retour au navire sera beaucoup plus difficile que prévu... Ce capitaine a écrit un livre racontant cette épopée. Il a servi de base à ce film tourné sur place.

Against the ice, sortie mondiale sur Netflix le 02/03.



© Pascale SEYS

À travers ses brefs billets, Pascale Seys distille depuis plus de cinq ans une pertinente pensée philosophique sur la radio publique. S'appuyant sur l'histoire et les principaux représentants de cette discipline, elle prend en considération le monde actuel.

ULTRACRÉPIDARIANISME.

L'art de parler de ce que l'on ne connaît pas, voilà ce qu'il faut combattre.

« Et quand elle s'allie à la poésie, à la littérature, à la musique, c'est un festival. On peut vivre sans écouter Beethoven, mais que se passe-t-il quand on écoute cette musique-là ? Quelque chose en nous s'élargit. Les savoirs servent également à ça : à nous élargir, à nous déployer. La philo et les arts sont deux formes d'expression de questions identiques. On peut recevoir les choses de manière sensible, physique, presque affective, et, pour qui veut, il existe des couches de questions derrière. »

PHILOSOPHES GRECS

Très souvent, dans ses billets, Pascale Seys se réfère aux philosophes grecs qui, à deux mille cinq cents ans d'écart, permettent de lire et comprendre des faits d'aujourd'hui. « Ils nous disent quelque chose sur ce que veut dire être vivant, dans le monde, avec les autres, en recherche de bien-être, de sens. Harry Potter ne fait d'ailleurs que reprendre des catégories – la magie, le surnaturel,

l'héroïsme – qui existaient déjà dans l'épopée grecque. Au-delà de l'histoire en elle-même sont posées des questions terriblement existentielles. Quant aux réseaux sociaux, ce sont de nouvelles manières de communiquer ensemble. C'est une agora démultipliée et dématérialisée. Le principal problème est l'absence de corps. Or nous sommes des corps dans l'espace. Dans des périodes d'incertitudes, revenir à ces murs porteurs que sont les philosophes grecs peut donner une direction et mettre à distance des choses qui doivent l'être. Faire le tri entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Rappeler qu'il y a beaucoup de bruit pour rien et revenir aux questions les plus fondamentales permet d'élaguer le paysage et de se concentrer dans ce monde de plus en plus éclaté, dispersé. »

« Si "Connais-toi toi-même" de Socrate est le mot d'ordre de toute la philosophie occidentale, aujourd'hui, on est dans la guerre des "je", on n'arrête pas de tourner autour de son nombril. Le totalitarisme c'est cela : lorsque les indivi-

dus se pensent comme détenteurs d'une vérité singulière qu'ils affirment universelle. Des individus fragmentés dans un monde qui n'accorde plus de place au projet commun. Raison pour laquelle il faut faire valoir l'esprit critique, tout en ayant un esprit scientifique dont le cœur même est d'être fondé sur le doute. Or le relativisme, où toutes les idées se valent, où la vérité a disparu, est une parole qui ne croit plus du tout à la science, elle devient un scepticisme dogmatique. Le complotiste ne veut rien entendre à ce qu'est la science, il se croit autorisé à ériger son point de vue en vérité universelle. Contrairement à ce qu'il veut nous faire croire, il s'agit d'une mécompréhension totale de ce que veut dire faire preuve d'esprit critique. Il faudrait une éducation à l'esprit scientifique. » ■

Un p'tit shoot de philo et Les Mythes de l'actu, visibles sur la page facebook de Musiq3 et sur Auvio. La couleur des idées, le samedi à 11h sur Musiq 3.

Pascale SEYS, *Refaire un petit coin du monde*, Bruxelles, Racine, 2021. Prix : 20€. Via L'appel : -5% = 19€.



FEMMES VS RELIGIONS

La façon dont les religions traitent les femmes est au cœur d'une soirée proposée par Arte, le soir de la journée internationale des femmes. Avec deux documentaires. Le premier, déjà en 2019, avait révélé les abus sexuels subis par les religieuses de la part de prêtres. Le second film, réalisé en 2019 par la Suisse Barbara Miller, traite de l'oppression opérée

par les religions et leurs cultures sur les femmes et leur sexualité. Rencontres aux quatre coins du monde cinq femmes y racontent le poids que les systèmes religieux ont eu sur leurs corps, et expliquent pourquoi elles ont lutté pour retrouver le droit au plaisir. Et de vivre libres, sans ces contraintes.

Female Pleasure (Cinq femmes, cinq cultures, une histoire), Arte 08/03, 22h30. Sur arte.tv depuis le 01/03. *Religieuses abusées, l'autre scandale*, Arte 08/03 20h50. (Aussi visible sur Youtube.)

PODCASTS SOCIAUX

La santé, une marchandise ou un droit ? Ce podcast du CNCD-11.11.11 y répond sous forme d'une enquête intéressante, où l'on comprend l'amplification de la marchandisation des soins. La réalisation reste un peu scolaire. Un premier essai pour une série, avec peut-être un peu plus de légèreté formelle ? [Demain n'attend pas !\[\]\(dc0c40d45c42e86bc0669168926f812c_img.jpg\) www.cncd.be/podcast-demain-n-attend-pas-1-sante-marchandise-droit](http://www.cncd.be/podcast-demain-n-attend-pas-1-sante-marchandise-droit)

Inspiré du meurtre d'Ihsane Jarfi

QUAND L'HOMOPHOBIE

TUE

Jean BAUWIN

Pour ceux qui auraient un peu oublié le nom d'Ihsane Jarfi, ce Liégeois de trente-deux ans sauvagement assassiné en 2012 parce qu'il était homosexuel, ce film sonne comme une piqûre de rappel plus que nécessaire. Nabil Ben Yadir, qui a suivi le procès à l'époque, réalise un film d'une violence radicale. Un choc qui ne laisse personne indemne. Même s'il a pris quelques libertés scénaristiques et renomme son personnage Brahim, il s'inspire des faits réels. Brahim est le fils d'un couple mixte : le papa est marocain, la maman, belge. Sa famille est très unie et aimante, mais lorsqu'il veut profiter de l'anniversaire de sa maman pour présenter à sa famille, Thomas, son petit ami, et faire ainsi son *coming out*, un de ses frères intervient violemment pour l'en empêcher. Qu'il vive son homosexualité loin des regards des siens, il veut encore bien l'accepter, mais il n'a pas à imposer un tel déshonneur à sa famille, surtout en ce jour anniversaire. Comprenant qu'il ne parviendra pas à être reconnu pour ce qu'il est, le jeune homme part en ville à la recherche de Thomas dont il n'a plus de nouvelles.

LE MAL QUI REND MÂLE

En sortant d'un bar gay à Liège, il

aperçoit une femme en train de se faire agresser par quatre hommes dans une voiture. Il prend sa défense, la sauve de leurs griffes, et monte dans la voiture avec eux pour les éloigner du quartier. C'est là que le drame commence. Lorsque ces jeunes sauvages comprennent que Brahim est homosexuel, ils le rouent de coups, le déshabillent et l'enferment dans le coffre du véhicule. Ils l'en sortent pour le traîner dans un terrain vague et lui infliger des tortures, dont aucun mot ne pourrait rendre compte. Les smartphones des agresseurs prennent le relais de la caméra. Le réalisateur semble disparaître, il n'y a plus de filtre, plus de recul. Ils se filment en train de lui faire subir les pires outrages. Chacun des quatre assassins veut être le plus beau, le plus fort, le plus violent. Ces faits sont révélateurs d'une société où l'on se met en scène via les réseaux sociaux.

Ces images, difficilement soutenables, sont renforcées par leurs injures, leurs insanités répétées en boucle, qui viennent comme en redoublement des coups. « *L'absence de mots pour s'exprimer crée une violence*, explique le réalisateur. *Je veux montrer qu'on ne peut pas penser de manière nuancée, quand on n'a pas le vocabulaire qui permet de décrire le monde avec nuance.* » Le titre du film s'inspire d'ailleurs d'une phrase

prononcée par l'un des accusés au procès : « *On n'est pas des animaux.* » Cette parole a jeté un froid. Elle est tellement révélatrice de ce qu'ils sont !

Et quand les agresseurs en ont fini de plonger leurs mains dans le sang de leur victime, le film abandonne le corps de Brahim, nu et agonisant, pour s'accrocher à l'un d'eux, Loïc, sans doute le plus fragile des quatre. On le suit au lendemain de l'assassinat, poursuivant sa vie comme si rien ne s'était passé. Pire, on le voit prendre confiance en lui, comme si le mal qu'il avait commis l'avait rendu un peu plus mâle.

PÈRE DE TOUS LES PÉDÉS

Les choix de réalisation sont osés et forcent le spectateur à regarder ce qu'il n'a pas nécessairement envie de voir. Nabil Ben Yadir filme en caméra portée et en format 4/3 pour être au plus près des personnages. La caméra s'accroche à l'épaule de Brahim dans de longs plans-séquences. Le spectateur devient un témoin impuissant du drame. Rien ne le distrait de son visage, de ce qu'il ressent, de ses peurs et de sa souffrance.

Davantage qu'un hommage à Ihsane Jarfi, *Animals* est une reconstitution. Pour s'y préparer, le cinéaste a rencon-

Toiles
&
Planches

HORRIBLE GRAIN DE SABLE

Être mère célibataire n'est déjà pas facile. Gérer boulot et enfants non plus. Alors, quand on obtient un entretien pour un nouveau job, on se croit sauvée. Mais une grève s'en mêle. Ce grain de sable va tout faire exploser. Ce thriller social dans la veine des films des frères Dardenne a obtenu les prix du meilleur réalisateur et de la meilleure actrice à la Mostra de Venise 2021 pour Éric Gravel et Laure Calamy.

À temps plein, en salles le 23/03.

BÉJART, LE RETOUR

Fondé en 1987 par le célèbre chorégraphe, le Bêjart Ballet Lausanne revient une nouvelle fois à Bruxelles (ce rendez-vous était prévu en 2021). Trois chorégraphies sont au programme, dont deux conçues en son temps par Bêjart, la plus célèbre étant son immortel *Boléro* (1961). L'autre sont les *7 danses grecques*, imaginées sur une musique de Mikis Theodorakis, et créées en 1983.

Le spectacle comprend aussi *Tous les hommes presque toujours s'imaginent*, un ballet de Gil Roman. Cirque Royal, Bruxelles, 17-19/03 à 20h, 19-20/03, à 14h30.



© CINÉART

Animals, le film de Nabil Ben Yadir, plonge le spectateur dans l'horreur d'un crime homophobe particulièrement odieux. Une œuvre d'une violence radicale qui mène le spectateur au cœur de l'indicible.

EN MÉMOIRE DE LUI.
Des images dont personne ne sort indemne.

tré Hassan, le père de la victime, qui lui a accordé sa confiance et lui a demandé de faire ressentir au cinéma le martyre que son fils a subi. Aujourd'hui, cet homme n'a de cesse de témoigner, de donner des conférences, d'aller dans les écoles, pour faire exister son fils à travers lui, pour que sa mort permette à d'autres de vivre. Il a aussi créé une fondation pour lutter contre l'homophobie et les discriminations. À ceux qui pensent qu'avoir un enfant homosexuel est la pire des hontes, ce professeur de religion islamique réplique : « *Je dis, par exemple, que je suis le père de tous les pédés. Je le fais par provocation, je le fais pour toucher les gens sur leur propre terrain, pour toucher ceux qui utilisent des insultes homophobes. C'est une manière de leur dire : "Ah tu insultes les gens, mais regarde, moi, je suis le père de tous les pédés, viens me trouver, on va en discuter".* »

Il en a fait du chemin, ce papa qui n'avait pas voulu voir qui était vraiment

son fils : « *Il a fallu qu'Ihsane ferme les yeux pour ouvrir les nôtres.* » Dans sa communauté, certains le considèrent comme un traître : « *Il a épousé une Belge. Résultat, il a un fils pédé.* » L'homosexualité étant bien entendu toujours le vice des autres. « *Ils ont exécuté ce que la société leur a dicté comme sentence* », confie-t-il dans l'émission *Mille et une vies*, sur France 2. Plus que la religion, le père pointe la responsabilité de la culture, des stéréotypes et des préjugés.

UN CRI POUR L'ÉTERNITÉ

Pour le réalisateur, il fallait faire un film marquant. La violence des images, le format, la manière de mettre en scène, tout concourt à emmener le spectateur au cœur de l'indicible. Il s'interroge également sur la façon dont une société démocratique, avec un niveau d'études élevé comme la Belgique, peut fabriquer de tels monstres. Toujours est-il

qu'après avoir vu ce film, personne ne pourra plus oublier qu'à Liège, il y a dix ans, un homme a été assassiné parce qu'il était homosexuel. Personne ne pourra plus oublier que des êtres humains se sont conduits, quoi qu'ils en disent, comme des "animals", parce qu'ils avaient entre les mains un "pédé" à casser. Personne ne pourra plus oublier Ihsane, le fils aimé, l'ange de la famille Jarfi, toujours bienveillant et souriant. Et alors seulement, il ne sera pas mort pour rien. ■

Animals, film de Nabil Ben Yadir, en salle dès le 9/03.



À lire : Hassan JARFI, *Ihsane Jarfi. Le couloir du deuil*, Waterloo, Éditions Luc Pire, 2020.

Fondation Ihsane Jarfi
www.fondation-ihsane-jarfi.be/



LA NUIT DE TOUS LES POSSIBLES

Le théâtre de Poche n'a pas l'habitude de programmer des classiques, mais quand c'est Jean-Michel d'Hoop qui revisite un Shakespeare avec ses marionnettes, ce n'est déjà plus si classique que ça ! La pièce est une invitation à entrer dans le monde fantaisiste des fées et des esprits farceurs, pour suivre quatre amoureux qui se

perdent dans une forêt où les frontières entre le rêve et la réalité se dissolvent. Huit comédiennes et comédiens manipulent des marionnettes particulièrement expressives, et dans ce joyeux désordre, on ne sait plus trop qui manipule qui.

Le Songe d'une nuit d'été, 08/03 → 02/04, Théâtre de Poche, 1a pl. du Gymnase, Bruxelles. 702.649.17.27 www.poche.be et 19 → 30/04, Studio 12, place Agora Louvain-la-Neuve. 0800.25.325 www.atjv.be

FOLLE RENCONTRE

Les relations les moins probables sont parfois celles qui méritent le plus d'être poursuivies. Telle pourrait être la leçon à tirer de ce film qui raconte l'incroyable rencontre entre un petit propriétaire pakistanais et une mère célibataire de cinq enfants. Au-delà des différences sociales et culturelles va naître entre eux un lien profond.

Ali & Éva, de Cléo Bernard, en salles le 23/03.

Expérience préhistorique

LASCAUX COMME SI ON Y ÉTAIT

José GÉRARD

Dès l'entrée dans le Pré-histomuseum de Ramiou, le visiteur est orienté vers une grande salle. On lui attribue un casque et un numéro. Au-delà de l'accueil, il accède à une sorte de grand échiquier dessiné au sol et doit se rendre sur la case de neuf mètres carrés portant le même numéro que son casque. Après l'avoir posé sur la tête et branché, il se retrouve à l'entrée de la grotte de Lascaux en réalité virtuelle, guidé par 'l'esprit de la grotte' qui va l'accompagner dans les différentes salles et lui faire découvrir les peintures ou gravures qui les décorent. La visite peut se faire debout, mais si une personne se sent désorientée par le port du casque, elle peut aussi s'asseoir par terre.

VISITE INTERACTIVE

Pendant une quinzaine de minutes, l'explorateur est guidé dans ce sanctuaire auquel on a donné le nom de "chapelle Sixtine de la préhistoire", tant les peintures qui la décorent sont riches et multiples. Découverte en 1940 en Dordogne, la grotte a été interdite au public dès 1963, parce que la respiration des nombreux visiteurs provoquait des dégradations importantes. Alors qu'un équilibre naturel des conditions ambiantes avait permis

de conserver ces chefs-d'œuvre en très bon état depuis environ vingt mille ans, à l'époque où plusieurs générations de Cro-Magnon avaient créé et décoré ce lieu unique au monde. Suite à la fermeture au public, un fac-similé a été réalisé non loin, et l'expo de Flémalle permet une découverte tout aussi passionnante. Il semble même que l'entrée dans l'un des puits les plus difficiles d'accès, qui était à l'époque probablement réservée aux seuls chamanes, soit accordée en privilège au visiteur d'aujourd'hui.

C'est donc à une visite promenade que chacun est invité, même dans les recoins les plus inaccessibles, parmi les taureaux, les chevaux, les cerfs et tous les symboles géométriques qui les entourent. La réalité virtuelle permet même de rendre le visiteur interactif. Il est ainsi amené à avancer la main vers un point lumineux pour s'orienter et passer d'une salle à la suivante. Ou à tremper la main dans une cuvette de pierre où se trouvent des pigments colorés qui se marquent sur une main qui bouge au même rythme que la sienne, ce qui lui permet d'apposer lui-même sa marque sur ces parois millénaires. Tout le parcours est bien sûr agrémenté d'explications sur l'époque de la réalisation de ces chefs-d'œuvre et sur les techniques utilisées, voire sur les repentirs et modifications réalisées en cours de

création et que l'analyse permet de faire apparaître.

EXPO PHYSIQUE

À la sortie de cette expérience, il est ensuite possible d'explorer la partie physique de l'exposition. Une section rappelle l'histoire de la découverte de la grotte, sa sécurisation et sa commercialisation, son succès rapide, et les problèmes que cela a provoqué. Mais aussi les techniques qui ont permis la mise en place d'un fac-similé, afin que le public puisse continuer à profiter de ce spectacle exceptionnel. Au travers de panneaux explicatifs, d'objets et de vidéos, de maquettes ou d'expériences interactives, enfants comme adultes sont amenés à s'informer davantage sur les populations préhistoriques qui ont vécu dans cette région du Périgord. Grâce aux outils et aux restes de nourriture retrouvés sur place, il est possible de décrire en partie quel devait être leur mode de vie.

Des préhistoriens reconstituent aussi leurs techniques de taille de la pierre ou de l'os, pour réaliser par exemple des grattoirs, des aiguilles, des haches ou des armes. Une série de vidéos donne à entendre les témoignages de huit des plus grands spécialistes de Lascaux, qui proposent leur point de

Portées & Accroches

VERRES UNIVERSELS

Rolff Ball est un verrier pas comme les autres. Plasticien et anthropologue, il a aussi étudié les icônes et les masques africains. Des éléments qui traversent sa production artistique. Ses vitraux, emplis de petits personnages, transcendent les techniques traditionnelles. Ils reflètent aussi sa passion pour les spiritualités humaines, où chacun peut se reconnaître, quelle que soit sa religion.

Verrières, lumières du monde, abbaye Notre-Dame d'Orval → 26/06, t.j. 9h30-18h. www.orval.be/fr/page/494-expositions

PERCER MITHRA

Des siècles ont tenté de pénétrer les secrets du culte romain de Mithra. Aujourd'hui, on peut enfin faire toute la lumière (ou presque) sur cette religion qui a tant fait fantasmer. Oui, ce dieu venu d'Orient a bien eu un succès fulgurant à Rome, et son culte s'y est perpétué pendant des siècles. Mais il n'est pas si mystérieux que cela. C'est ce que révèle cette expo, qui aborde les revers du mythe.

Le mystère Mithra, musée royal de Mariemont, chaussée de Mariemont 100, Morlanwelz-Mariemont → 17/04, Ma-Di 10-17h. www.musee-mariemont.be



© Préhistomuseum de Ramioul

La grotte la plus célèbre du monde est actuellement accessible à Flémalle, grâce à la magie de la réalité virtuelle. Une visite que l'on peut faire en famille.

EXTRAORDINAIRE.

La technologie permet de faire un saut dans l'espace au sein de ce que l'on peut considérer comme la chapelle Sixtine de la préhistoire.

vue ou leur interprétation des réalisations du lieu. Comme pour tout ce qui concerne la préhistoire, les chercheurs ne disposent d'aucun écrit qui pourrait orienter les historiens sur la signification qu'ont voulu donner les hommes préhistoriques à leurs créations ou aux objets qui ont été retrouvés.

PREMIER RÉCIT ILLUSTRÉ

Ils en sont donc réduits à émettre des hypothèses en fonction des connaissances disponibles et des comparaisons avec d'autres sites de la même époque ou de périodes plus récentes. Il est dès lors très intéressant de pouvoir être confronté à différents points de vue. Enfin le visiteur peut étudier de plus près la manière dont a pu être conçue et réalisée avec brio la plus ancienne narration visuelle au monde, une sorte d'ancêtre des BD actuelles, même si le scénario du récit illustré

reste largement inconnu, ou du moins hypothétique.

Si les dinosaures suscitent depuis quelques décennies l'intérêt des enfants, il n'est pas sûr que l'approche de la préhistoire soit toujours à leur portée. Dans la partie physique, tout n'est pas accessible aux plus jeunes, du moins sans l'aide et la vulgarisation d'un adulte. Mais la visite virtuelle de la grotte est tout à fait à leur niveau, même amusante, et les ateliers et animations qui sont proposés ensuite leur laisseront des souvenirs très concrets.

ACTIVITÉS DIVERSES

Sous la conduite d'archéologues, ils pourront, ainsi que leurs parents, écouter un mythe ou une légende qui aurait pu inspirer les artistes de Lascaux. Ils seront à même de dessiner

un taureau semblable à ceux qu'ils viennent de découvrir, de préparer des pigments pour peindre ou graver sur la pierre, d'apprendre à allumer un feu ou de confectionner une lampe à graisse, comme celles qui ont permis aux Cro-Magnon de peindre dans une grotte plongée dans l'obscurité.

Enfin, l'aventure peut se poursuivre par la découverte de la grotte de Ramioul, tout en s'imaginant dans la peau d'un homme ou d'une femme préhistorique. Une expérience complète, en quelque sorte, de la vie à la préhistoire, comme l'affirme le slogan de l'événement : *Lascaux expériences*. ■

Préhistomuseum de Ramioul, 128 rue de la Grotte à Flémalle, à quelques kilomètres de Liège. Prix : de 8 à 14 € pour la visite de l'exposition et de 15 à 26 € pour le billet combiné expo + muséoparc. Tarifs spéciaux pour les groupes et les écoles. → 31 mai 2022. ☎04.275.49.75
www.prehisto.museum/



LE NOUVEL ANTOINE

Il y a vingt ans, il est devenu une des voix du groupe belge plutôt *classi* et anglophile *Girls in Hawaii*, dont il était aussi le guitariste. Et il y est resté. Récemment, Antoine Wielemans a aussi eu envie d'autre chose. De plus de douceur et de tendresse. Et de renouer avec la langue française. Pendant les mois de confinement, à deux reprises, à Vattelot, entre Fécamp et

Étretat, il a travaillé seul à écrire et composer. Le très bel album qu'il en a sorti constitue le support des concerts que ce nouvel auteur-interprète subtil multiplie ces derniers mois dans des lieux plutôt intimes.

Antoine Wielemans en concert : 09/03 Namur (La Nef, rue Saint-Nicolas 2), 11/03 Charleroi (Centre culturel, boulevard Bertrand 1), 23/04 Liège (Reflektor Club, place Neujean 24), 30/04 Huy (Atelier rock, quai Dautrebande 7). www.facebook.com/antoinewielemansofficiel/

TENDRE RAPPEUR

Rappeur controversé au début de sa carrière, Orelsan a mûri avec le temps. Non qu'il ne soit plus rappeur, mais les rythmes musicaux de son nouvel album, *Civilisation*, sont devenus plus tendres, et ses paroles plus intimes. Sacré aux *Victoires de la Musique 2022*, il propose en Belgique un seul concert.

Orelsan, au Palais 123 du Heysel, le 25 mars.

Pour que rien ne soit perdu

AU SEUIL DE L'IRRÉVERSIBLE AURORE

Christian MERVILLE



Dans *La dernière vague*, la Belge Isabelle Michiels invite son lecteur à prendre conscience de la valeur précieuse des instants de vraie présence auprès d'un être cher.

Il est des livres comme des refuges où le lecteur se retrouve à l'intime de lui-même. C'est là qu'il peut trouver les mots nécessaires pour exprimer l'indicible lorsque celui-ci s'invite au hasard de la vie. Et quoi de plus indicible que la présence muette qui s'expérimente lorsqu'il est donné de se tenir « sans statut ni grade, par le seul miracle de la pulsation obstinée de son être », aux côtés d'une personne aussi proche qu'une grand-mère ? En l'accompagnant dans sa traversée du grand âge vers son entrée en dépendance et jusqu'à l'acceptation de son départ. Une expérience de vie que beaucoup sont appelés à connaître avec des sentiments divers, des digues qui se rompent et des ressentis enfouis qui remontent à la surface.

TENDRESSE INÉPUISABLE

Isabelle Michiels offre le récit de ce cheminement à travers des lettres écrites à sa grand-mère « à l'encre du cœur ». « *Le "tu" s'est rapidement imposé*, explique-t-elle. *Quand on dit "tu", on se situe d'emblée dans la relation et je voulais inviter le lecteur à y*

entrer dans une identification plus naturelle. L'usage de la troisième personne du singulier aurait mis trop de distance. Le "tu" est vraiment le pronom de la passion et de la tendresse. »

Au fil des pages, la vieille dame est nommée de diverses manières, de « *ma bellissima* » à « *ma chérie* », en passant par « *ma tourterelle* ». Comme si l'auteur de ces lettres craignait d'omettre une des facettes de sa personnalité. « *C'est vrai que je la nomme de trente façons différentes. Allant même jusqu'à l'appeler tendrement "ma ratatinée". Pour moi, il y a quelque chose dans l'affection et la tendresse qui est inépuisable. Irraisonnable aussi parfois quand on chuchote plein de mots doux dans les moments de profonde intimité.* »

Cette longue lettre se déroule en douze temps dans un camaïeu de bleus. Du bleu des yeux de la grand-mère, bleu du ciel, à celui de la vague qui emporte vers le grand large. « *Il est très présent dans mon livre. Cette couleur s'est invitée partout et, a posteriori, a permis de structurer le récit dans un dégradé de*

bleus qui nomment chaque partie et lui donne une tonalité particulière. »

PURE PRÉSENCE

La dernière vague se présente comme un témoignage précieux de ces moments secrets de « *pure présence* », quand chacun « *se conjugue à l'éternel présent* ». Ce moment où « *l'attente bannit la crainte* », où il suffit « *d'accueillir-recueillir, ne plus vouloir anticiper ou prévenir* », où « *la beauté de la vie s'élève, muette tel un encens* ». Instant de tendresse pure entre une personne « *assignée à résidence* », « *gagnée par l'essentiel* », et une petite fille que près de cinquante ans séparent et qui, prise dans le tourbillon du quotidien, mène une « *vie pleine à ras bord qui se craquelle et se fendille* ».

Bien plus qu'un « carnet de voyage », ce récit est une œuvre d'écrivain. « *Je n'osais pas l'écrire, je ressentais tout cela comme trop intime*, confie Isabelle Michiels. *C'est le point d'embouchure entre le singulier et l'universel qui permet de partager ce récit que j'avais en moi. Il me fallait aussi le rendre dense à travers un certain minimalisme indispensable.* »

C'est donc par un texte épuré, lumineux, que sont captés les moments furtifs, les gestes simples et forts, les regards qui en disent long, les silences qui résonnent plus profondément que les mots. Tout y est raconté dans la grande simplicité que la poésie autorise quand elle vient au secours des mots. Tant à travers les images qui « *élargissent les chenaux intérieurs* » que les symboles qui tissent le plus intime de chacun à l'universel qui fait notre humanité partagée. Sans oublier le recours au spirituel qui ouvre à « *l'entrebâillement des mondes* » là où chacun « *n'est plus que lumière* ». ■

Isabelle MICHIELS *La dernière vague*, Neufchâteau, Éditions Weyrich, 2021. Prix : 10€. Via *L'appel* : - 5% = 9,5€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Petits à lire



INSIGNIFIANT, LE LAPIN ?

Ce petit animal que l'on considère parfois à tort comme denrée négligeable est omniprésent dans les cultures du monde entier. Tantôt symbole sexuel (les *bunnies* de Playboy), guide d'Alice au pays des merveilles dans le livre célèbre de Lewis Carol ou encore guerrier samouraï (Japon), il n'a pas fini de surprendre. Dans ce livre, il révèle bien des leçons de civilisation. Il permet aussi de découvrir toute une mythologie qui tourne autour de lui, sans oublier sa patte qui, paraît-il, porte bonheur. Bondissant de page en page sourire aux lèvres et malicieux, il offre un moment de détente sans pareil. (B.H.)

Stéphanie HOCHET, *Éloge du Lapin*, Paris, Payot-Acte Sud, 2021. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



UN AMOUR AU SÉNÉGAL

S'inspirant de carnets datés du XVIII^e siècle, le lauréat sénégalais du prix Goncourt des lycéens 2018 fait revivre l'amour surtout rêvé d'un jeune botaniste français pour une jeune indigène, victime d'un oncle et vendue pour un fusil. Dans ce récit, sont aussi présentes l'amitié entre races, les diverses représentations du monde d'alors et des descriptions des beautés de la nature. Il est question « *des monuments historiques des Nègres du Sénégal qui se trouvent dans leurs récits, leurs bons mots, leurs contes transmis d'une génération à l'autre par les griots aux paroles pouvant être aussi ciselées que les plus belles pierres de palais* ». (J.Bd.)

David DIOP, *La porte du voyage sans retour*, Paris, Seuil, 2021. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,05€.



L'HOMME QUI PART

Ismaïl, chirurgien réputé de soixante ans, abandonne Médée après trente ans de vie commune, pour Meriem, une de ses jeunes assistantes de trente-cinq ans. Il pressent pourtant que leur différence d'âge voue leur histoire à une existence éphémère. Outre la sidération de l'épouse abandonnée de manière assez brutale, l'auteur décrit avec finesse les sentiments contradictoires qui animent Ismaïl, tiraillé entre son désir, son souci de vérité, sa soif de liberté, le rejet qu'il provoque chez ses enfants... Le roman décrit aussi les interactions avec son entourage, ce qui donne droit aux différents points de vue sur la séparation. (J.G.)

Yasmine CHAMI, *Dans sa chair*, Arles, Actes Sud, 2022. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,05€.



VOIR LA MER, ENFIN !

« *Fatigué de la noblesse d'ornement pataugeant dans son château* », Louis XVI, trente-deux ans, n'a qu'un souhait : s'en évader pour, après avoir traversé la Normandie, aller voir la mer, contre l'avis de ses proches conseillers. Au cours de ce voyage sans faste, en toute liberté, il découvre le vrai visage de son peuple dont il se sent particulièrement proche et dont il veut améliorer le sort qu'on lui avait caché. Il se met à rêver à une société plus juste et plus égalitaire. Ce roman guilleret présente un roi inconnu, humaniste, montrant peut-être aussi combien la liberté est indispensable à la vraie vie. (M.L.)

Gérard de CORTANZE, *Le roi qui voulait voir la mer*, Paris, Albin Michel, 2021. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.



COMME UNE PRÉMONITION

On considère l'écrivain français Jacques Cazotte comme un des précurseurs de la littérature fantastique. Cet auteur qui a vécu au XVIII^e siècle et est mort guillotiné est surtout connu pour son roman *Le Diable amoureux*. Ce petit livre-ci en format poche propose une autre de ses œuvres antérieures, se déroulant dans un bien étrange royaume. Au-delà du fantastique, ce conte se veut surtout parodique, à lire entre les lignes. À cet exercice, on se rendra compte que ce que l'auteur imaginait comme irréel en son temps (Youtubeuses influentes, femmes exerçant tous les pouvoirs dans un pays...) est, en fait, devenu de plus en plus réaliste... (F.A.)

Jacques CAZOTTE, *La patte du chat*, Rivage Poche, Paris, 2021. Prix : 7,60€. Via *L'appel* : - 5% = 7,22€.



ALTRUISME

L'altruisme est-il désintéressé, biologique, culturel ? Une doctorante mène des recherches sur les causes possibles de la générosité. On découvre ainsi pêle-mêle un professeur jésuite, de riches dames russes se faisant relifiter le corps en Suisse, des Mexicains tentant de passer clandestinement aux États-Unis, des pèlerins à Lourdes... Le hasard de ces événements va bouleverser la vie intime de la doctorante et susciter chez elle des questions non plus académiques, mais éthiques et juridiques, liées notamment aux manipulations génétiques. Un suspense bien mené invitant à la réflexion sur nos liens ou non avec les autres. (G.H.)

Jacques LAFFINEUR, *Solus dare (Se donner seul)*, Waterloo, Mols, 2021. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. *Vis pour autrui, si tu veux vivre pour toi : littérature et solidarité humaines, l'importance de l'inutile, de l'enseignement, de la culture.* Avec Nuccio Ordine, philosophe, professeur de littérature italienne, le 09/03 à 20h. Et aussi : Gouverner. Par Édouard Philippe, ancien Premier ministre français, le 22/03 à 20h, palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein.

☎02.543.70.99

✉gcc@grandesconferance.be



CHARLEROI. *Les élections présidentielles françaises de mai 2022 : des élections de paradoxes ?* Avec Pierre Vercauteren, professeur à l'UMons, le 10/03 de 14h à 16h, Novotel, place Verte 17.

☎0471.65.49.31

✉hainautseniors.charleroi@hainaut.be

ERQUELINNES. *Partager et avoir le souci des autres.* Avec l'abbé Philippe Pêre, le 15/03 de 19h30 à 20h30, église Sainte-Thérèse, rue Sainte-Thérèse 61.

☎0479.57.99.71

✉fc305353@skynet.be

LA LOUVIÈRE. *Oracles et présages de l'Antiquité.* Avec Catherine Courtois, le 08/03, à 14h30, Institut des Arts

et Métiers, rue Paul Pastur 1.
☎0499.27.00.26
✉hainautseniors.charleroi@hainaut.be

LIÈGE. *Les formes du visible : bases d'une anthropologie de la figuration.* Avec Philippe Descola, professeur émérite au Collège de France, Grandes Conférences liégeoises, le 10/03 à 20h, salle de l'Europe du Palais des Congrès, Esplanade de l'Europe.

☎04.221.93.74

✉Nadia.delhaye@gclg.be

NAMUR. *La diplomatie douce : réponse des femmes du Sud-Kivu à la violence.* Avec Gégé Katana, combattante contre la violence faite aux femmes au Congo, cycle-conférences de Connaissance et Vie, le 24/03 à

13h45, Maison de la Culture-Delta, avenue Fernand Golenvaux 18.

☎081.30.23.62

VERVIERS. *Quand Notre-Dame brûle.* Avec Patrick Hoffsummer, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'ULiège, le 14/03 à 20h, Centre culturel de Verviers, Espace Duesberg, boulevard de Gérardchamps 7c.

☎087.39.30.60



Formations

BRUXELLES. *Réunion info : devenir visiteur de malade.* Le 17/03 de 14h à 17h, Pastorale de la Santé, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles.

☎02.533.29.55

✉formations.visiteurs@catho-bruxelles.be

BRUXELLES. *Congrès Mission : ateliers et tables rondes sur la réflexion sur la manière d'être mis-*

sionnaire. Du 18 au 20/03, basilique de Koekelberg. ☎0495.93.94

✉congresmissionbruxelles@gmail.com

BOUSVAL. *Rencontre philo-théo : Qui suis-je ? Comment me connaître pour mieux m'accepter ?* Formation destinée aux jeunes en quête de sens, le 11/03 de 19h30 à 22h, chapelle de Noirhat, rue Pont Spilet 3.

☎0497.99.92.48

✉msophiemenning@yahoo.fr

LIÈGE. *Atelier de formation : échec.* Avec Philippe Henne et Philippe Cochinaux, dominicains, le 05/03 de 17h à 18h30, salle du Passage, Passage-Bury 2 à 4000 Liège (derrière l'église Saint-Jean et à côté du parking Neujean). ☎04.220.56.90

✉p.henne@precheurs.be

✉blandine.vanderlinden@gmail.com

RHODE-SAINT-GENESE. *Atelier de lecture suivi de l'Évangile de Saint-Luc, à la rencontre du Christ Jésus et à l'écoute de son Esprit.* Avec Dominique van Wessem, le 23/03 de 9h30 à 12h30, Centre spirituel de Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9. ☎02.358.24.60

✉info@ndjrhode.be

Retraites

MAREDRET (DENEÉ). *Initiation à l'Ancien Testament.* Avec Sr Loyse Morard, docteur en Sciences bibliques (Strasbourg), du 12 au 13/03, abbaye de Maredret, rue des Laidmonts 9.

☎082.21.31.83

✉soeurloyse@gmail.com

MAREDSOUS. *Journée de préparation au mariage : réflexion et par-*

tage. Avec François Lear et un couple accompagnateur, le 20/03, abbaye de Maredsous. ☎082.69.82.11

✉francois.lear@maredsous.com

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE. *La colère ou la possession des profondeurs.* Avec Les Pèlerins danseurs, le 19/03 de 14h à 17h, Monastère de Clerlande, allée de Clerlande 1.

☎0474.50.80.06

✉marie.annel2701@yahoo.be

SPA (NIVEZÉ). *Un parcours à la découverte de l'Eucharistie.* Avec Philippe Degand, le 24/03 de 8h45 à 15h, Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7. ☎087.79.30.90

✉foyerspa@gmail.com

RIXENSART. *Un dimanche au monastère : Adam et Ève... Caïn et Abel... Le déluge... Décodage des mythes.* Avec Sœur François-Xavier Desbonnet, le 03/04 de 10h30 à 17h, Monastère de l'Alliance, rue du Monastère 82. ☎02.652.06.01

✉accueil@monastererixensart.be

Et encore...

BRUXELLES. *Soirée Even : les commandements de l'Alliance, vie et mort.* Destinée aux jeunes professionnels et étudiants, le 14/03 à 20h, église Saint-Jean-Berchmans, boulevard Saint-Michel 24, 1040 Etterbeek.

✉evenbruxelles@gmail.com

BRUXELLES. *Concert-Prière : Compagnons de Lumière.* Avec le trio GPS, le 19/03 à 20h, église St-Antoine, place Saint-Antoine, à Etterbeek. ☎02.647.74.46

HERSTAL. *Itinéraire d'un enfant d'Herstal : René Héroumont, écrivain.* Avec René Dufour, le 06/03 de

13h30 à 16h30, départ café La petite bacnure, rue Charlemagne 62.

☎04.252.92.41

✉groupe-decouvertes@hotmail.com

CHARLEROI. *Visite décoloniale de Charleroi : un autre regard sur la ville et son histoire, pour réconcilier les mémoires.* Organisée par Action Vivre Ensemble et Entraide & Fraternité et le Collectif Mémoire coloniale et lutte contre les discriminations et Europe Belgium Diversity, le 11/03 de 9h30 à 12h.

☎071.32.77.42

✉charleroi@entraide.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. *Aux sources de l'engagement.* Avec Charlotte Luyckx, docteure en philosophie de l'UCLouvain, spécialiste des enjeux philosophiques de la crise écologique, le 17/03 à 19h30, Musée L (Musée universitaire de LLN), place des Sciences 3.

☎010.47.48.41 ✉info@museel.be

NAMUR. *Balade aux flambeaux alliant mise en scène et histoire.* Visite théâtralisée proposée à l'occasion de la semaine de la langue française sur le thème : la citadelle bat la chamade, une redécouverte du site sous la plume des grands auteurs, les 18 et 19/03,

route Merveilleuse 64.

☎081.24.73.70

🌐<https://citadelle.namur.be/>

TOURNAI. *La crise sanitaire, et après ? Regards croisés tournés vers l'avenir : soirée à deux voix, le monde médical & le monde culturel.* Avec Florence Hut, docteure en médecine, chirurgienne, directrice médicale du CHWAPI et Éric De Staercke, comédien, professeur d'art dramatique (IAD), le 11/03 à 19h30, cathédrale de Tournai.

☎069.45.26.50

✉secretariat@evechetournai.be

Messagerie

DIALOGUE ANTIVAX

Je passe chaque semaine une journée à l'abbaye de Scourmont pour lire, réfléchir, écrire, prendre du recul. J'en profite pour lire chaque mois le journal L'Appel, une revue qui me nourrit depuis longtemps (notamment durant ma carrière de professeur de religion catholique au Collège de Chimay). J'apprécie les orientations que le magazine a prises ces dernières années : toujours plus de place pour l'ouverture au monde, pour le dialogue inter-convictionnel, interreligieux, interchrétiens, bref une manière intelligente de se situer dans un monde pluraliste.

(...) Je n'avais pas apprécié un de vos éditoriaux dans lequel (selon moi) vous pointiez du doigt les personnes non vaccinées (dont je fais partie). Vous ne m'avez pas répondu à l'époque, mais je

suis convaincu qu'au sein de votre rédaction, la réflexion sur la pandémie et la manière dont elle est gérée s'est poursuivie. La preuve ? Dans le numéro de janvier, cet article de José Gérard que je trouve très nuancé, très respectueux du point de vue des uns et des autres, très ouvert, non clivant, bref correspondant à la philosophie du magazine. (...) Pour moi, l'objectif d'un dialogue n'est pas de convaincre l'autre à tout prix, mais de permettre à chacun d'exprimer son point de vue afin de pointer les divergences, mais aussi les convergences (qui peuvent permettre de faire un bout de chemin ensemble). Il est préférable de construire des ponts plutôt que des murs (c'est ce que vous avez l'ambition de faire chaque mois dans votre magazine).

Jean-Pol BENOIT (Chimay - benoit@outlook.com)

RENDRE L'ÉGLISE À L'ÉVANGILE

Dans L'appel de février, je viens de lire l'excellent témoignage de Véronique Margron, caractérisé par sa sincérité intrépide et son sens des nuances, et l'entretien bien mené par Jean Bauwin de manière à aller au fond des choses, à éclairer le lecteur. Je les remercie tous deux de ces propos recueillis que je vais partager autour de moi.

Comme Véronique, j'avais donné ma démission à l'ACF (Action Catholique des Femmes) dans laquelle je ne me sentais vraiment pas à l'aise. Sans renier l'Église, nous avons à travailler là où nous sommes pour la rendre à l'Évangile.

Colette NYS-MAZURE (Froyennes)

INTERCONVICTIONNEL

Félicitations pour la qualité de la publication. J'apprécie tout particulièrement les tribunes qui donnent la parole à des personnes d'autres convictions. Extraordinaire ! Je fais circuler le magazine autour de moi pour le faire connaître.

Une lectrice de Waterloo (par téléphone)

UN POÈME

Lecteur de L'appel, chrétien en doute et en recherche tout en étant engagé activement au sein de la communauté paroissiale Saint-Barthélemy d'Ernage (Gembloux), juriste de formation mais aussi et surtout poète et nouvelliste autoédité avec tous les combats que cela comporte, je me prépare à publier un neuvième recueil. Si la poésie est fréquemment représentée dans L'appel, grâce notamment à Gabriel Ringlet, les poèmes n'y sont que rarement présents. C'est pourquoi je me permets de vous adresser le poème Ce que je voudrais dire, qui figurera en tête de mon prochain recueil intitulé C'est-à-dire.... Sous la forme d'un poème/cri libéré de ses

contraintes formalistes, ce texte se situe dans un parcours, tantôt engagé, tantôt en recherche, dans notre environnement dont les ingrédients sont notamment la mondialisation, l'écologie, la numérisation, la théorie des genres, la vie en société, l'interruption volontaire de grossesse, l'euthanasie, la liberté, l'humour et l'amour, et enfin et surtout Dieu.

Francis FELIX (Ernage)

Merci pour votre poème, que nous ne pouvons reproduire faute de place, mais nous le communiquerons volontiers aux lecteurs qui nous en feront la demande.

COURS EN DANGER

Non à la pensée unique. Les cours de religions et morale, j'y tiens !

Les cours de philosophie et de citoyenneté ne doivent pas et ne peuvent pas remplacer les "cours convictionnels" de religions et morale. Dans l'enseignement officiel, la Constitution permet l'existence côte à côte de ces cours philosophiques. C'est un élément "rassembleur".

Dans notre société où les mots citoyenneté, solidarité, justice et fraternité sont souvent évoqués, mais trop souvent du bout des lèvres (ils disent mais ne font pas) en tant que citoyens, acteurs responsables, que pourrions-nous faire concrètement dans ce cas : « Les cours de religions et morale, c'est essentiel, j'y tiens ».

Chacun devrait écrire aux parlementaires surtout à ceux qui sont de leur arrondissement, de leur région, leur demandant de réexaminer la proposition de ce fameux rapport et de la proposition de décision. Tout simplement de revoir leur copie en redonnant aux cours de religions et morale une vraie place, une place essentielle. « Seul nous ne pouvons rien, ensemble nous pouvons tout » (Don Bosco).

Maria BUTTOL (Banneux - mabuttol@hotmail.com)

Petit guide

Les recettes du vivre-ensemble

Pour creuser les questions de sens autour des traditions des fêtes religieuses. Ce petit guide propose une méthodologie pour allier découvertes culinaires et dialogue interculturel. Découvrez ou revisitez-y les fondements du judaïsme, du christianisme et de l'islam.

Les petits guides du Centre Avec :

une collection d'outils pédagogiques pour réfléchir à ses engagements personnels, échanger en petits groupes et discerner de nouvelles manières de se situer au cœur du monde.

Plus d'infos sur
www.centreavec.be/boutique/



10€
hors frais de port

Les recettes du vivre-ensemble
Centre Avec, Fedactio et
Synagogue Beth Hillel
(95 p.)

EN QUESTION

sens & engagement

Revue d'engagement social, **En Question** pose un regard critique mais empli d'espérance sur notre société. Elle vous aide à comprendre le monde et vous invite à le changer.

Retrouvez chaque trimestre ses dossiers thématiques, décryptages, interviews, billets d'humeur et reportages.

Plus d'infos sur
www.centreavec.be/en-question/



35€/an

abonnement papier
& web inclus
(70p.)



analyser pour s'engager

02 738 08 28 • info@centreavec.be
31/4 rue M. Liétart - 1150 Bruxelles
centreavec.be

 facebook.com/centre.avec
 twitter.com/CentreAvec

